

ÉCOLE VÉTÉRINAIRE NATIONALE D'ALFORT

Année 1933

N° 1

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

DIPLOME D'ÉTAT

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1933

PAR

René ATTARD

Né le 24 Janvier 1908, à SÉTIF (Constantine)

Le Cheval en Algérie et particulièrement dans le Département de Constantine

JURY

Président : M. GOSSET, Professeur à la Faculté de Médecine

Asseseurs : M. DECHAMBRE. } Professeurs à l'Ecole Nationale Vétéri-
M. PANISSET. } naire d'Alfort.

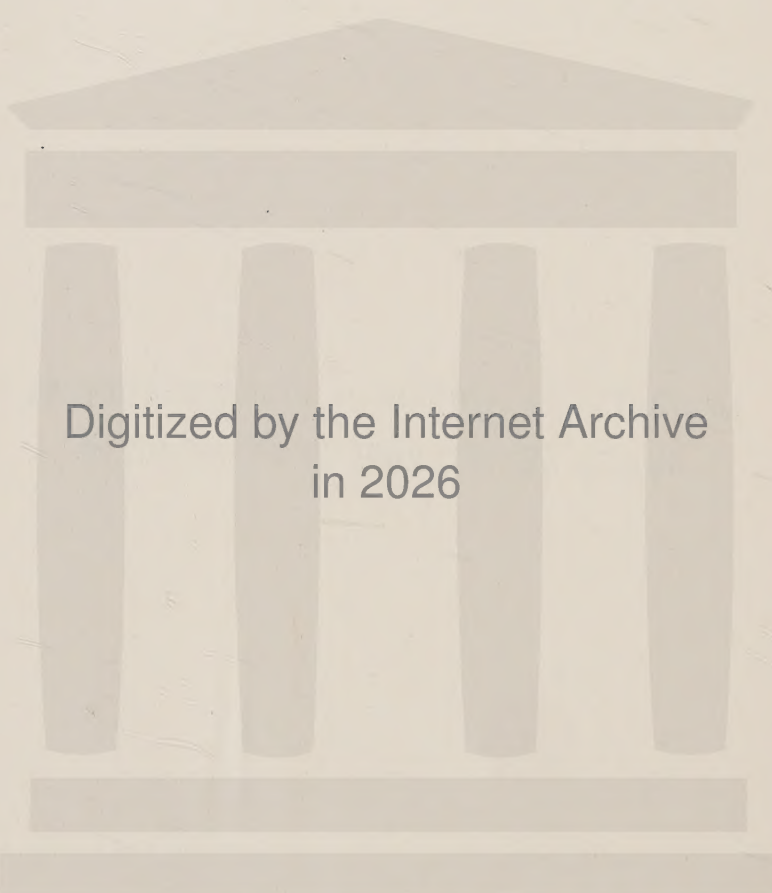
PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1933

Le CHEVAL en ALGÉRIE et PARTICULIÈREMENT
dans le DÉPARTEMENT de CONSTANTINE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551803_0054

ÉCOLE VÉTÉRINAIRE NATIONALE D'ALFORT

Année 1933

N° 1

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

DIPLOME D'ÉTAT

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1933

PAR

René ATTARD

Né le 24 Janvier 1908, à SÉTIF (Constantine)

Le Cheval en Algérie
et particulièrement
dans le Département de Constantine

JURY

Président : M. GOSSET, Professeur à la Faculté de Médecine

<i>Assesseurs</i> : M. DECHAMBRE. M. PANISSET.	} Professeurs à l'Ecole Nationale Vétéri- naire d'Alfort.
---	--

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1933

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE

Directeur : M. E. NICOLAS

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires, P.-J. CADIOT, H. VALLÉE.

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

	MM.
Anatomie descriptive des animaux domestiques.....	BRESSOU.
Physiologie, thérapeutique générale.....	MAIGNON.
Physique et Chimie médicales, toxicologie, pharmacie.	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique ; Zoologie	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; sémiologie et propédeutique, jurispru- dence	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique ; anatomie chirurgicale, médecine opéra- toire et ferrure.....	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire, obstétrique.....	LESBOUYRIES.
Pathologie générale et microbiologie, maladies micro- biennes et police sanitaire, clinique.....	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique ; autopsies	PETIT.
Zootéchnie et économie rurale.....	DECHAMBRE
Agronomie, botanique et hygiène ; matière médicale..	{ DECHAMBRE et HENRY.
Industrie et contrôle des produits d'origine animale...	
	VERGE.

Professeur agrégé : M. LESBOUYRIES

Chef de travaux agrégé . M. SIMONNET

Chefs de travaux :

MM. MONVOISIN, MOUSSU (R.), GORET, VALADE, BRION, BERTHELON.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.



A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

Témoignage de ma profonde affection.

A MES FRÈRES ET SŒURS

A TOUTE MA FAMILLE

A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR GOSSET

Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR DECHAMBRE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR PANISSET

Respectueux hommage.

Le CHEVAL en ALGÉRIE et PARTICULIÈREMENT dans le DÉPARTEMENT de CONSTANTINE

INTRODUCTION

Choisir un sujet sur le cheval semble, à notre époque, un peu déplacé. Les personnes, qui nous critiquent, ignorent certainement qu'aujourd'hui le cheptel équin français est sensiblement le même que celui d'avant-guerre. Si, pendant la période 1914-1918, la France a sacrifié une grosse quantité de chevaux, les éleveurs se sont remis à l'ouvrage et, jusqu'à ces dernières années, le recensement montrait une progression de la population chevaline. Aujourd'hui le chiffre est sensiblement étale et atteint à peu près celui de 1914.

Il faut bien faire remarquer que, parallèlement à la décroissance du cheval dans les villes, il se produisait à la campagne un accroissement de cet animal. Si, autrefois, le paysan français qui possédait son champ autour de sa ferme était obligé, pour labourer, de louer le cheval de son voisin plus fortuné, actuellement chaque fermier a un ou deux chevaux lui appartenant en propre. On voit ainsi la progression du nombre des chevaux dans nos campagnes.

Le cheval n'est donc pas mort en France, au contraire, et des éleveurs actifs, instruits, s'efforcent de fournir pour les besoins du pays et de l'exportation des chevaux de bonne qualité.

En est-il de même en Algérie ?

Nous répondrons de suite : non. La crise du cheval demeure encore très aiguë dans notre Colonie, et restera probablement encore longtemps avant d'être résolue. Ce n'est pas qu'il manque en Algérie d'éléments capables de la résoudre, mais beau-

coup trop d'expériences ont été tentées, la plupart mauvaises, car trop vite entreprises, qui ont découragé les éleveurs.

L'on a pensé remplacer le cheval par la mécanique. Le tracteur semblait d'autant mieux réussir en Algérie que le cultivateur dispose de grandes étendues de terrain. L'on s'est vite aperçu que le tracteur n'était pas économique, qu'il ne répondait pas à la nature du sol. Voici d'ailleurs un extrait du rapport de M. Stotz, commissaire général du concours de motoculture de Sétif, adressé, il y a quelques années, à M. le Gouverneur général : « Il ne me semble pas que les essais contrôlés de motoculture aient résolu, au point de vue économique, le problème de la culture mécanique en Algérie, où les terres opposent d'ailleurs une résistance que l'on rencontre rarement en Europe, même en Amérique, dans les conditions ordinaires de la culture ». Le colon aujourd'hui n'accorde au tracteur qu'un crédit très limité ; il le trouve utile au moment des gros travaux pour suppléer en partie au cheptel vivant, mais dans le courant de l'année, seule la traction animale est pratique et économique.

La question de l'élevage en Algérie prend de l'importance, si l'on songe qu'il y a environ cinq millions d'hectares de terre, faisant vivre un cheptel de quinze millions de têtes, ayant une valeur globale de trois milliards. N'oublions pas que le cheptel occupe actuellement la deuxième place dans les revenus de l'Algérie ; son avoir est presque de deux milliards se décomposant ainsi :

Consommation intérieure	960 millions
Commerce extérieur	486 —
Travail	410 —

Ces chiffres pourraient être encore beaucoup plus élevés, si l'élevage était fait d'une façon plus méthodique.

Nous voulons ici nous occuper uniquement du cheval et, pour restreindre encore notre sujet, nous parlerons plus spécialement du cheval du département de Constantine, dans lequel nous sommes né, et que nous connaissons mieux.

Notre but est d'étudier d'une façon aussi complète que possible la race, ou plutôt les races que l'on rencontre dans cette région et de donner ensuite quelques principes susceptibles d'être appliqués pour l'amélioration de cet élevage.

CHAPITRE PREMIER

Géographie

Avant d'entreprendre l'exposé de notre ouvrage, il serait bon, croyons-nous, de rappeler quelques notions de géographie. Le climat, le milieu, le sol ont une telle action sur l'individu qu'on ne peut les oublier ici.

SITUATION. — L'Algérie est une vaste contrée plus étendue que la France, située au centre de la région appelée Afrique du Nord, Afrique Mineure, Berbérie ou Maghreb. Elle est bornée au nord par la Méditerranée, à l'est la Tunisie, au sud le Sahara, à l'ouest le Maroc.

L'Algérie est divisée en trois départements portant chacun le nom de la plus grande ville qui s'y trouve. Nous avons à l'ouest le département d'Oran, au centre celui d'Alger, à l'est celui de Constantine. C'est ce dernier qui nous occupera plus spécialement au cours de ce travail.

STRUCTURE ET RELIEF. — L'Afrique du Nord est essentiellement constituée par une série de plissements qui ont eu leur paroxysme à l'époque tertiaire et qui sont donc contemporains des plissements alpins.

Orientés d'ouest en est, ils prolongent les sierras espagnoles au delà du détroit de Gibraltar et au delà de la mer Tyrrhénienne : ce sont les plis de l'Atlas.

Ces plis forment des chaînes : l'Atlas Tellien et l'Atlas Saharien, enserrant les Hauts Plateaux intérieurs.

Vers la mer les chaînes de l'Atlas sont flanquées de plaines maritimes.

Vers l'intérieur les chaînes de l'Atlas dominent le désert du Sahara.

DIVISION. — Le relief et la structure permettent de distinguer en Algérie : trois régions bien distinctes du nord au sud.

a) au nord : une première zone montagneuse, l'Atlas tellien avec çà et là des plaines maritimes ;

b) au centre : les hautes terres plates, les Hauts Plateaux ;

c) au sud : une deuxième zone montagneuse l'Atlas saharien dominant le bassin désertique du Sahara.

CLIMAT. — Le littoral a un climat exceptionnellement doux et régulier. Les hivers sont tièdes ; la moyenne de la température est de 12° à 13° ; la neige est rare. En été, les chaleurs ne sont pas excessives sauf dans les journées de sirocco ; la moyenne ne dépasse pas 30° à Alger.

Dans le Tell le climat est déjà plus irrégulier ; les extrêmes de froid s'abaissent à 10° ; les températures maxima d'été peuvent atteindre 50° à Orléansville. Des champs de neige blanchissent souvent les hauteurs. Sur la côte et dans les plaines la végétation est méditerranéenne.

Sur les Hauts Plateaux le climat est continental et irrégulier avec exagération du froid et de la chaleur. Les pluies sont rares (en moyenne 35 centimètres). On y trouve une steppe buissonneuse.

La zone désertique saharienne offre des variations de température très fortes, non seulement entre les saisons, mais dans une même journée : en l'espace de quelques heures le thermomètre descend à 4° et monte à 35° ou 40°. Partout où l'irrigation est possible le sol donne naissance à une végétation exubérante ; l'eau fait sortir de terre une oasis.

RÉGIME DES EAUX. — Dans le Tell nous trouvons des oueds permanents mais pauvres. Sur les hauts plateaux on rencontre des oueds intermittents à régime torrentiel en hiver et presque taris en été ; à côté de ces cours d'eau se placent des chotts ou lagunes salées.

Dans le Sahara les oueds sont presque toujours à sec.

Département de Constantine

Maintenant que nous connaissons la géographie générale de l'Algérie, étudions d'une façon plus précise le département de Constantine qui nous intéresse.

La province de Constantine est la plus favorisée des trois provinces algériennes : le climat est plus humide, les montagnes conservent encore de grandes forêts ; la zone des Hauts Plateaux est d'une largeur réduite, et la zone saharienne elle-même a de belles oasis.

1° *Tell*. — Le Tell confine à la mer par une côte assez découpée sur laquelle se terminent obliquement plusieurs chaînons abritant autant de rades : Djidjelli, Philippeville, Bône abritée par le massif de l'Edough.

Entre le Sahel et l'oued el Kébir s'élèvent les montagnes de la Petite Kabylie atteignant 2.004 mètres au Babor.

Des arêtes plus méridionales comprennent, de l'ouest à l'est, les monts des Bibans, les monts de Constantine et les monts de la Medjerda.

La chaîne des Bibans aux roches calcaires noirâtres est percée par plusieurs brèches en particulier par le défilé des Portes-de-fer. Des rivières traversent les gorges de ces montagnes, elles proviennent d'anciens bassins lacustres transformés en hautes plaines. La principale de ces hautes plaines est celle au bord de laquelle se trouve Sétif, l'ancien Sétifis, à 1.096 mètres d'altitude « Brie ou Beauce dans les années pluvieuses, Sahara dans les années de sécheresse » (Piesse).

Les monts de Constantine sont percés par le Rummel, tributaire de l'oued el Kébir.

Les monts de la Medjerda, boisés, arrosés par de nombreuses sources, descendent vers le nord sur la plaine de Bône, vers le sud sur la vallée de la Medjerda, rivière qui se poursuit en Tunisie, où elle reçoit l'oued Mellègue, né également en Algérie. Cette portion orientale de la province fut très prospère à l'époque romaine ainsi qu'en témoignent les ruines magnifiques que l'on y rencontre. Après une longue stagnation, la vie reparait dans ce pays où Guelma, Souk-Aras et Tébessa sont les principales villes.

2° *Hauts Plateaux*. — La zone des Hauts Plateaux n'occupe qu'une faible partie de la province. Elle se subdivise en plusieurs bassins où les chotts subsistent comme restes de vastes nappes lacustres.

Le premier de ces bassins, à l'ouest, est celui du Hodna, arrosé par les pluies d'hiver qui y sont abondantes. Plus à l'est viennent ceux d'El Beïda et du Tarf, plus élevés et plus secs.

Le Hodna fut très peuplé à l'époque romaine : des barrages retenaient les eaux dans les hautes vallées, et les cultures étaient favorisées par un savant système d'irrigation. Sur sa lisière septentrionale s'élevaient des villes qui ont laissé des ruines considérables. Nous aurions intérêt à refaire les travaux des romains, cette région déjà fertile y gagnerait beaucoup.

Au sud des Hauts Plateaux la bande méridionale de l'Atlas est constituée par le large massif de l'Aurès, barrière puissante, limite des climats. Les rivières alimentées par les neiges de l'hiver ont dû s'y frayer des gorges parfois grandioses, comme celles d'El Kantara. Comme villes l'on y rencontre Batna au nord et Tébessa au sud.

3° *Sahara*. — L'Aurès étant abondamment arrosé nous trouvons à sa lisière une série d'oasis parmi lesquelles figurent celles du Ziban. Après cette zone verdoyante des oasis commence une région de plateaux, dont les cours d'eau temporaires aboutissent au chott Melghir ; puis à partir de ce point se déroulent les oasis artificielles de l'oued Ghir, créées par le forage de puits artésiens, s'alignant jusqu'à Tougourt.

CHAPITRE II

Etude des races

I. — Origine du cheval algérien

Etant donné le peu de renseignements que l'on a sur les fouilles en Algérie, sauf celles intéressantes de Thomas et les fouilles d'Aïn Taya, étant donné l'invasion ou l'occupation de l'Algérie par de nombreux peuples : Arabes, Romains, Turcs, Français, qui vraisemblablement amenèrent avec eux leurs chevaux, nous pouvons dire que, si toutefois il y eut une race autochtone de cheval, cette race a été considérablement modifiée.

Avant d'aborder l'étude scientifique des éléments constitutifs du cheval d'Algérie, nous voudrions donner l'idée très curieuse qu'ont les Arabes sur l'origine de leurs chevaux.

a) *Origine fournie par les Arabes.* — D'après les Arabes, le cheval serait le produit du vent. Il aurait pris naissance dans le désert où il vivait à l'état sauvage. Il y avait là 6.000 juments. Pour les capturer les Arabes usèrent d'un subterfuge. Ils profitèrent d'une période de forte chaleur où l'eau manquait dans ces régions pour mettre à la portée de ces bêtes plusieurs barriques de vin. Tout d'abord les animaux apeurés ne s'approchèrent point, mais pressés par la soif, ils vinrent près des barriques et burent une telle quantité de boisson qu'ils s'enivrèrent. Les Arabes mirent à profit l'état d'ébriété des juments pour les capturer. Ces animaux ne tardèrent pas à dégénérer à cause de la consanguinité ; aussi, pour améliorer la race, certains auraient amené quelques juments au bord de

la mer et celles-ci auraient été fécondées par les chevaux marins, car, d'après les Arabes, la mer serait peuplée des mêmes habitants que la terre. Ainsi le cheval aurait été domestiqué et se serait développé en captivité. Il se serait répandu ensuite sur tout le globe. Le cheval de race arabe descendrait, lui, des cinq juments offertes par le Prophète, lesquelles viendraient du haras réputé de Salomon. Ces cinq juments auraient fourni cinq familles qui ont plus ou moins fusionné.

Nous ne voulons pas discuter ces légendes, elles n'ont la valeur que de légendes. Cependant les Arabes encore actuellement leur accordent une grande créance.

b) *Origine scientifique.* — Comme nous l'avons vu plus haut, le cheval d'Algérie proviendrait de la fusion des différents types amenés par les envahisseurs. Aussi l'origine de ce cheval est-elle très complexe.

Ce mélange de races n'est d'ailleurs pas spécial au cheval. Il existe pour les différentes espèces animales de l'Afrique du Nord, et plus particulièrement pour le mouton.

La difficulté est grande pour donner une dénomination à ce cheval. Nous l'appellerons du terme, simple il est vrai, cependant exact et raisonnable, de *cheval algérien*, comme l'on a appelé le mouton d'Algérie : mouton barbarin. Ce qualificatif d'« *algérien* » ne correspond-il pas à celui donné au cheval breton, tarbais ou ardennais ? N'a-t-on pas l'habitude de donner à la race le nom de la région dans laquelle se trouve le type ? L'Algérie est une vaste région plus grande que la France et cependant partout l'on trouve le même type de cheval. Ce cheval se rencontre même en Tunisie et au Maroc, si bien que nous pouvons dire que le cheval « algérien » peuple toute l'Afrique du Nord. Nous trouvons bien, il est vrai, quelques modifications tenant au climat, à la végétation, au milieu, mais elles ne peuvent, par elles seules, dissocier toute une race.

Quels sont les éléments constitutifs de ce cheval ? Nous pouvons en trouver trois : l'arabe, le barbe et le dongola.

L'arabe est un élément relativement récent, mais il doit être placé le premier en raison du grand rôle qu'il a joué et qu'il joue encore actuellement.

Le barbe est l'animal de base, c'est lui qui semble le plus ancien, il était déjà là 2.000 ans avant J.-C.

Le dongola est représenté encore par quelques types. Son action remonte assez loin, elle fut minime il est vrai, mais réelle.

II. — Caractéristiques des races

Examinons tour à tour chacune de ces trois races et tout d'abord débarrassons-nous de la moins importante : la race de Dongola.

1° *Cheval de Dongola*. — Ce cheval est originaire du royaume de Dongola entre l'Égypte et l'Abyssinie. Il se serait répandu ensuite dans l'Afrique du Nord. C'est un grand cheval avec le front étroit, le chanfrein convexe, la face fine, l'encolure svelte et cambrée, le garrot bien détaché, la croupe inclinée. Il est très grand, il mesure 1 m. 58 à 1 m. 60. On le rencontre très souvent de couleur baie avec quatre balzanes. Il ne ressemble ni à l'arabe ni au barbe dont il se distingue nettement par sa grande taille et sa tête régulièrement busquée. On le trouve encore parfois en Algérie sous la forme d'un grand cheval avec cette tête busquée caractéristique, mais les exemplaires se font rares.

Le croisement le plus important est le croisement arabe-barbe. Nous étudierons ces deux races constituantes. Nous passerons rapidement sur la race arabe, que tout le monde connaît, pour étudier plus en détail la race barbe.

2° *Cheval arabe*. — Le cheval arabe se caractérise par son grand air de distinction dans l'ensemble. Il est de type rectiligne, eumétrique, médioligne. Il a une tête carrée, un chanfrein large et droit, un œil vif, les oreilles petites. Son encolure est légère, peu chargée de crins fins et soyeux. Le garrot est bien sorti, parfois un peu gros. Le dessus est large, la croupe puissante, horizontale. La queue est attachée haut, bien portée. L'abdomen est peu développé, par contre la

poitrine est ample. Les membres sont musclés, sans évasement des extrémités, les tendons sont nets, les articulations larges, les aplombs parfaits. Son poids varie de 400 à 500 kilos, sa taille est comprise entre 1 m. 40 et 1 m. 55. La robe dominante est le gris pommelé. On rencontre également la robe alezane et baie. Le rôle de cette race dans la formation du cheval algérien est considérable, et nous verrons dans un autre chapitre tout le bien qu'elle peut apporter dans l'amélioration de la race locale.

3° *Cheval barbe*. — Le cheval barbe appartient au type convexe, eumétrique, médioligne. La tête est un peu chargée en ganaches, l'œil est couvert, voilé, le crâne est large, le front est bombé, arrondi, convexe dans tous les sens, prolongé par une face fine, resserrée au niveau des parties latérales du chanfrein. Cette disposition donne le profil en S allongé de la tête dite « moutonnée ». Ce bombement du front avec crâne arrondi a fait dire que le barbe avait la tête de « poulain ». Les oreilles sont plus longues que chez le syrien, l'encolure est plus forte. Le dessus est tranchant, la croupe est oblique « en pupitre ». La queue est attachée bas, tombant entre les fesses. Le cheval barbe a un ventre peu développé, une poitrine haute, mais la côte est un peu aplatie. Il a des membres fins et nets, cependant le tendon est moins détaché que chez l'arabe, le canon est mince, le paturon long, le sabot étroit avec talon serré. On rencontre de nombreux sujets dépourvus de chataigne aux membres postérieurs. Cette particularité mérite d'être retenue, elle ne se rencontre que chez ce cheval et chez les poneys du Nord et de l'Est de l'Europe. La robe de ce cheval est bai-marron, baie ou noire, cependant on trouve de nombreux représentants à robe grise. Sa taille est de 1 m. 45 à 1 m. 55. Il est petit, mais bien proportionné.

Si nous voulons opposer les deux races barbe et arabe, nous dirons que le cheval arabe appartient au type rectiligne avec un front et un chanfrein plats, une épaule droite, la côte ronde, une croupe droite, des aplombs parfaits, tandis que le barbe est de type convexe, avec un front bombé, une épaule couchée, la côte aplatie, une croupe inclinée, un jarret coudé.

Le barbe forme la souche du cheval algérien. Son nom vient de son habitat la Barbarie ou Berbérie, pays occupé par

les Berbères ou B'rabers. Le type pur de ce cheval est devenu assez rare maintenant en Algérie. Dans le cours des âges il a subi de nombreuses modifications par les croisements avec le cheval arabe, le Dongola, et aussi depuis peu par d'autres croisements plus ou moins hétéroclites, et que nous examinerons dans un autre chapitre. Cependant dans les régions où l'Indigène a pu continuer assez paisiblement ce que lui a enseigné la tradition, nous trouvons encore des représentants parfaits de la race.

Qualités et défauts du barbe. — Le cheval barbe possède au plus haut point les qualités d'endurance, de sobriété, de force, de docilité, en un mot c'est un animal rustique.

Sa vitesse n'est pas très grande, mais il a un fond remarquable : Abd El Kader affirme qu'un barbe ayant de l'orge à volonté peut faire, sans se reposer un seul jour, et cela pendant trois ou quatre mois, une course de 80 kilomètres ; et il cite certains de ses cavaliers faisant des marches forcées de 300 kilomètres, opérant une razzia et revenant en trois nuits. Citons le cas d'un cheval barbe entier de 9 ans, mesurant 1 m. 46, parcourant 27 kilomètres en 44 minutes.

La sobriété de ce cheval est légendaire. Ne le voyons-nous pas pendant toute la période de sécheresse, c'est-à-dire pendant plus de 6 mois de l'année, se nourrir simplement des herbes spontanées qui poussent aux alentours de la tente. L'Arabe a développé chez son cheval cette même qualité de sobriété que chez lui. Le propriétaire se contente d'un maigre repas, son cheval doit en faire autant. La légende dit que le cheval est le fils du vent, les Arabes l'ont étendue et pensent que leur animal doit s'en nourrir.

Proportionnellement à sa taille, le cheval barbe est un animal vigoureux. Il ne possède pas la même puissance que nos gros chevaux du Nord, mais malgré son faible poids il est capable de porter des charges de 150 kilos à de grandes distances et de tirer la charrue.

La docilité se rencontre évidemment davantage chez la jument que chez le cheval. Cependant le mâle lui-même n'est pas méchant, et l'on peut voir les enfants âgés de 5 et 6 ans s'amuser avec le cheval, monter dessus, sans que celui-ci ne leur fasse aucun mal.

On peut reprocher à ce cheval de manquer d'élégance. On ne peut nier qu'avec sa conformation angulaire, son dos voussé, sa croupe oblique, le barbe n'est pas beau ; cependant il est harmonieux dans ses lignes : le barbe appartient au type convexe, il en a tous les caractères. S'il n'est pas élégant, les qualités qu'il possède au plus haut point font oublier ses défauts d'esthétique.

Le barbe manque de vitesse. Il est excellent pour les grands parcours, mais sur de petites distances il ne fait rien. Cependant il parcourt le kilomètre en 1'5 et l'on peut trouver de ces animaux qui ne sont pas dépourvus de vitesse. N'avons-nous pas vu Bou-Abdelli faisant 3 kilomètres en 3'43 et César II parcourant 3.600 mètres en 4'39 ? Il a d'ailleurs de vilaines allures, galope en levant les membres haut de terre ; il est loin de posséder ce joli galop que l'on rencontre chez le cheval arabe. Ce n'est pas non plus un trotteur, il ne peut lutter avec les demi-sang, mais avant l'introduction de ces chevaux sur les hippodromes algériens, il y avait de nombreux barbes qui faisaient bonne figure en plat. Certains amateurs recherchaient des barbes bien charpentés, et développaient chez eux leur aptitude au trot. Nous avons vu de ces chevaux parcourant les 4.000 mètres en moins de 8 minutes.

Comme sauteur le barbe est un excellent cheval. Messaoud avec une charge de 75 kilos sautait trois chevaux de front. Mordjave, Saharoui ont battu dans des courses hippiques de France des anglo-normands, des irlandais, des anglo-arabes.

Dégénérescence du barbe. — Il est certain que le cheval barbe diminue en nombre en Algérie. Les rares exemplaires que l'on trouve se rencontrent dans le Sud, là où la civilisation n'a pas encore pénétré très profondément : l'indigène ne veut pas que l'on y introduise, avec raison d'ailleurs, une autre race, cependant même dans ces régions les sujets purs ne sont pas légion. Le sang arabe y a été infusé en plus ou moins grande quantité. On peut dire que le cheval barbe tend à disparaître entièrement et d'ici quelques années, si des mesures sévères ne sont pas prises, l'Algérie sera totalement dépourvue de barbes purs. La disparition de ce cheval est indéniable, cependant doit-on dire que la race barbe dégénère ? Cette question serait beaucoup trop longue à traiter, et n'en-

trerait pas dans le cadre de cet ouvrage. Elle a d'ailleurs fait l'objet de la thèse de Claude. Nous pouvons dire cependant que le but visé en introduisant un sang nouveau dans la race barbe était d'apporter une amélioration à cette race. A-t-on toujours trouvé la juste mesure ? Nous ne le croyons pas. On a, en trop grande quantité et sans discernement, infusé du sang étranger, si bien que les qualités de rusticité du barbe ont en partie disparu. La disparition totale de cette belle race barbe sera un grave péril pour l'élevage. Il serait temps de se préoccuper de retremper la race.

Causes de cette dégénérescence. — La dégénérescence du barbe avait déjà existé au temps biblique. Sous le règne de Salomon le roi dut prendre quelques types purs dans son écurie pour conserver la race. Cette race fut gardée pendant longtemps par les Arabes. Mais au ^{xv}^e siècle les Turcs envahisseurs dévastèrent les troupeaux, et de nouveau l'on enregistra une déchéance de ce cheval. Cependant les Arabes qui aimaient leur animal reformèrent la race et jusqu'à la conquête de l'Algérie la race barbe s'améliora. L'occupation de l'Algérie par les Français fit une nouvelle brèche dans l'amélioration du barbe. Le conquérant comprit son erreur, et, en 1855, il créa des Dépôts de Remonte impériaux. Depuis cette époque ce sont des alternatives de haut et de bas. Les causes de cette dégénérescence sont nombreuses. Nous ne voulons citer ici que les plus importantes.

Au moment de la conquête de l'Algérie un gros effectif de chevaux fut capturé par l'envahisseur. Les Français avaient remarqué que l'animal du pays était plus apte que les demi-sang à faire de longues étapes dans des terrains abrupts. Ils s'empressèrent dès leur arrivée de mettre la main sur un grand nombre de chevaux barbes, et, parmi ceux-ci, ils prirent évidemment les meilleurs. Cet appauvrissement de chevaux se fit sentir encore à cause de la multiplicité des guerres qui eurent lieu pendant et après la conquête de l'Algérie : guerre de Crimée, d'Italie, guerre de 1870, Grande Guerre. Pendant ces campagnes les chevaux barbes furent à l'honneur. Nombre d'entre eux restèrent sur le champ de bataille.

Le Français s'installant en Algérie supprima la féodalité arabe et appauvrit les tribus. Il porta par là même un gros

coup à l'élevage du cheval. Le chef de tribu en effet non seulement était le conseiller de tous ses sujets au point de vue élevage, mais il possédait en outre l'étalon par qui les juments étaient saillies. Par la suppression des fantasias l'on enleva à l'Arabe tout le désir de produire un cheval et surtout un bon cheval.

Il faut dire aussi que cette dégénérescence est due en partie à l'incapacité des colons. Les premiers arrivés dans ces contrées inconnues ignoraient les méthodes d'élevage de ce cheval et appliquaient les mêmes méthodes qu'en France. Ils furent déçus par cet élevage et ils s'aperçurent bientôt que la production du mulet était beaucoup plus lucrative. Le cheval fut alors presque complètement délaissé.

L'institution des courses en Algérie porta une grosse atteinte au cheval. Les Arabes sont très amateurs des courses, ils prisèrent beaucoup cette institution qui existait d'ailleurs chez eux avant notre arrivée. Dans une course il faut avant tout arriver le premier, les Français eurent le tort d'établir pour l'Algérie les mêmes courses qu'en France. Or le barbe n'est pas, comme nous l'avons vu, un cheval de grande allure, et à côté de ce cheval, sur le même hippodrome, couraient des pur-sang anglais qui eux, sont très vites. L'Arabe pensa qu'en croisant son cheval avec un pur-sang il obtiendrait un animal beaucoup plus rapide. C'est ce qu'il fit en effet. S'il obtint une amélioration au point de vue vitesse, par contre, les qualités de rusticité si précieuses du barbe furent complètement supprimées. Il faut dire d'ailleurs, à la décharge des Arabes, que l'Indigène ne suivit en cette matière que l'exemple de bien des colons.

L'introduction de la civilisation moderne causa, elle aussi, un grand tort au cheval à cause du progrès. L'apparition de l'automobile fut néfaste pour l'élevage. Si autrefois l'Arabe riche avait encore un cheval pour se rendre au marché, pour aller faire ses achats, aujourd'hui il s'est mis au pas, et trouve plus confortable de se faire transporter en automobile. Si par nature l'Arabe est indolent, paresseux, le progrès l'a rendu encore plus inactif et son élevage laisse beaucoup à désirer.

III. — Etude du cheval dans le département de Constantine

Pour Daumas tous les chevaux de l'Afrique du Nord et de l'Asie peuvent être confondus sous une même dénomination de « *cheval d'Orient* ». Cependant s'il existe une parenté réelle entre ces chevaux, le climat, le sol, le milieu ont apporté des différences assez nettes entre les chevaux des grandes régions géographiques de l'Afrique et de l'Asie. Nous pouvons même dire que si tous les chevaux d'Algérie se ressemblent, il est possible de distinguer plusieurs sous-races dans chacun des trois départements de cette colonie. Le cheval du département de Constantine, le seul qui nous intéresse ici, a des caractères qui lui sont propres. Il est d'une taille élevée, il est plat, anguleux. La tête est sèche, large, le crâne large, le front et le chanfrein légèrement busqué. L'encolure est droite, légèrement renversée, le garrot très saillant, le dessus tranchant, la croupe attachée haut, longue, oblique, avec les pointes de hanche et de fesse très accentuées. Le rein est défectueux, mal attaché, la poitrine est profonde, rachetant en hauteur et en profondeur ce qu'elle perd en largeur comme celle des chevaux anglais de course. La côte est plate, le ventre petit, le flanc retroussé. La membrure est forte, mais les genoux et les jarrets sont trop loin de terre et les tendons sont assez mal détachés. Le pied est petit et serré.

La robe est baie, bai-brun, alezane, on la rencontre parfois noire ou grise, souvent gris moucheté. Certains auteurs ont cru reconnaître dans le Sud de nombreux chevaux blancs. En réalité le cas est rare, et ces personnes ont pris pour des blancs des chevaux qui, en réalité, étaient gris. En effet, ces chevaux à leur naissance sont de couleur grise, et ce n'est qu'en vieillissant que leur pigmentation disparaît. D'ailleurs si l'on examine les muqueuses, la conjonctive de l'œil en particulier, l'on voit qu'elles sont pigmentées. Il est à noter que l'on rencontre en Algérie de nombreux chevaux ayant des taches de ladre. Ces taches se placent dans les régions

où la peau est fine : au niveau des lèvres, des naseaux, autour de l'œil, dans la région inguinale, autour de la vulve et de l'anus. Cette particularité est assez caractéristique. Elle est considérée par les éleveurs comme une trace de dégénérescence.

Nous ne pouvons parler de la robe du cheval algérien sans nous arrêter un moment sur les particularités que les Arabes attachent à certains signes de cette robe. Les robes préférées sont le gris et le bai. Cependant les chevaux rouans et noirs ne sont pas mauvais, disent-ils, quoique les noirs ne prennent jamais d'embonpoint. Les chevaux alezans et les blancs ne valent rien. Les Arabes ont une répugnance pour les chevaux pies : ils descendent, pensent-ils, de la vache ! !

La présence chez le cheval d'une, de deux ou trois balzanes n'a aucune importance. La présence de quatre balzanes est l'indice, au contraire, d'un mauvais cheval et souvent lorsqu'un poulain naît avec quatre balzanes, le propriétaire le tue. N'avons-nous pas aussi chez nous l'adage suivant : « balzane quatre, cheval à abattre » ? La liste en tête est d'un mauvais présage, si elle s'arrête au-dessus des naseaux. Si elle descend jusqu'à la lèvre supérieure, si « le cheval boit dans son eau » (l'expression existe aussi dans la langue arabe) le cheval est bon.

L'Arabe attache une grosse importance à la présence des épis. Nous citerons les plus caractéristiques.

Front : si l'animal a deux épis au même niveau le cheval est mauvais. Cette seule marque le fera refuser par un Arabe. S'il n'existe qu'un seul épi, ou s'il en existe deux, mais à des niveaux différents, aucune signification.

Gouttière jugulaire : a) partie supérieure, présence d'un seul épi, aucune signification. S'il en existe deux : mauvais présage.

b) Partie inférieure : cet épi est bon.

Pointe de l'épaule. — Il est l'indice d'un bon cheval.

Partie inférieure du bras. — Cet épi signifie que le cheval sera volé à son propriétaire.

Partie postérieure du sternum. — La présence de cet épi chez une jument est le signe que cette femelle mettra bas tous les ans.

Base de la queue. — S'il est unique, aucune signification. S'il est double, l'animal ne vaut rien.

ETUDE RÉGIONALE DU CHEVAL
DANS LE DÉPARTEMENT DE CONSTANTINE

Il était autrefois facile de faire cette étude régionale et certains auteurs se sont plus à distinguer plusieurs types de chevaux. Aujourd'hui la tâche est beaucoup plus ardue en raison des communications faciles, de transactions commerciales, des multiples tentatives de croisement. Cependant nous pouvons faire trois divisions tout à fait arbitraires et étudier les chevaux sur le littoral, sur les Hauts Plateaux et dans le Sud.

a) *Chevaux du littoral*. — Le littoral, depuis Bougie jusqu'à La Calle, est presque dépourvu de chevaux, il semble que l'élevage ne puisse pas se faire dans de bonnes conditions sur ces bords méditerranéens. D'ailleurs les pâturages sont aujourd'hui remplacés par la vigne, le colon y trouvant un plus grand bénéfice. Les rares chevaux que l'on rencontre appartiennent pour la plupart au meilleur type de barbe.

b) *Chevaux des Hauts Plateaux*. — La région du Hodna et de M'sila est, dans la province de Constantine, une pépinière de chevaux. C'est le cheval le plus estimé et le plus typique. Il est grand, svelte et réunit toutes les conditions d'élégance et de légèreté. Sa taille est d'environ 1 m. 45 à 1 m. 65. La tête est petite, légère, carrée, bien attachée ; œil vif, bien ouvert ; oreilles un peu longues, mais fines ; garrot saillant ; dessus large ; croupe puissante, mais souvent oblique ; queue basse. La côte est plate. Le tendon est bien dessiné, les pieds sont petits, les talons élevés.

Dans les hauts plateaux de l'Aurès il existait autrefois un cheval très apprécié et supérieur à celui du Hodna. Il est supplanté aujourd'hui par l'industrie mulassière.

La région de Sétif est riche en pâturages ; son élevage est donc très prospère. Autrefois le cheval y était à l'honneur. Comme dans l'Aurès il est remplacé en partie par le mulet. Le cheval de Sétif mesure environ 1 m. 50 à 1 m. 70. Il est cependant moins distingué et a moins de sang que le che-

val du Hodna. Il est fortement charpenté et massif, ses membres sont forts. Vers l'âge de sept à huit ans il est bien constitué et peut servir alors aussi bien pour le trait que pour la selle. Ce cheval devrait être sélectionné pour le trait.

c) *Chevaux du Sahara*. — Dans le Sud du département de Constantine, à l'encontre des deux autres, le cheval a été supplanté par le dromadaire. Cependant il n'est pas totalement délaissé et l'on y rencontre encore un grand nombre de juments. Ces animaux sont les plus distingués et les plus charpentés de la colonie. Ils tiennent beaucoup du syrien : tête petite, carrée, profil droit ou légèrement convexe, œil grand et vif, encolure légère, longue, garrot sec, très accusé, dos et rein courts, croupe légèrement inclinée, poitrine haute et profonde avec côte légèrement plate, membrure légère mais bien trempée. Ce cheval a été souvent confondu avec le cheval de pur-sang anglais, à tel point qu'autrefois on le rejetait des hippodromes sous prétexte qu'il était d'origine inconnue.

Nous ne pouvons clore ce chapitre de l'étude des races sans parler brièvement de l'âne et surtout du mulet.

ÂNE

Le cheptel asin de la colonie s'élève au chiffre de 290.000 têtes se répartissant ainsi : 280.000 appartenant aux indigènes, 10.000 seulement aux européens. La race asine de l'Afrique du Nord est de très petite taille (1 mètre) et de robe brune ou grise avec une crinière courte. Cet animal est doué d'une exceptionnelle résistance à la fatigue et au climat. Il se contente, pour nourriture, des herbes les plus grossières. Sa délicatesse ne se manifeste que pour l'eau de boisson qu'il veut claire et fraîche. L'âne que l'on appelle vulgairement « bourricot » est l'auxiliaire du nomade dont il transporte le maigre mobilier ménager. Malgré sa taille, il ne fléchit pas sous un fardeau de 100 kilos. Il transporte le bois, le charbon, le sable. Il amène au moulin les sacs d'orge. Il conduit au marché les paniers de raisin, d'oranges. Souvent, en plus de sa charge de marchandises, il porte son maître. Toutes ces qualités ne l'exemptent point des mauvais traitements, qui font de lui chez l'indigène « le véritable paria des animaux domestiques ».

Les Arabes ont l'habitude de sectionner chez les reproducteurs la commissure supérieure des naseaux, sous prétexte de faciliter la respiration. L'âne d'Algérie fut d'un grand secours pendant la guerre. Quelle endurance et quelle adresse ne dût-il pas déployer pour remplir son rôle souvent si pénible de ravitailleur des premières lignes ?

A côté de ces ânes de petite taille on rencontre des sujets destinés à la reproduction qui, grâce à la sélection et à des soins appropriés, arrivent à atteindre 1 m. 30 à 1 m. 35. Ces animaux servent d'étalons surtout chez les Arabes pour la production mulassière. Ils montrent une grande ardeur pour la saillie : aussi sont-ils parfois préférés par les indigènes aux autres baudets importés d'Espagne ou du Poitou pour la saillie des juments.

MULET

L'Algérie compte aujourd'hui 190.000 mulets. Ce nombre s'accroît tous les ans et bientôt dépassera celui des chevaux. Les éleveurs indigènes et surtout européens se livrent de plus en plus à l'industrie mulassière qui laisse des bénéfices plus considérables que l'élevage du cheval. Dans bien des cas le mulet remplace l'âne chez l'indigène. Il sert à porter les fardeaux. C'est aussi pour l'Arabe un animal de trait : sa rusticité, sa sobriété, son adresse l'approprient étroitement à sa double fonction. Chez le colon le mulet est presque uniquement un animal de trait. Il tend de plus en plus à supplanter le cheval pour les travaux de la ferme. Le colon a avantage à rechercher le gros mulet produit avec les baudets importés des Pyrénées ou de la Savoie et avec les juments algériennes ou les juments métisses. C'est dans les régions de Sétif et de Constantine que l'on produit les meilleurs mulets.

La diversité des milieux et aussi des géniteurs font que le format du mulet d'Algérie est très variable. Cependant l'on peut en donner une description générale : tête longue et un peu forte, encolure mince, dos rigide, poitrine profonde, croupe étroite, membres grêles mais toujours bien trempés. La taille varie entre 1 m. 30 et 1 m. 50, parfois 1 m. 65. La robe est baie, parfois grise, rarement alezane. Tous ces mulets

ont des qualités remarquables d'adresse, de force, d'endurance et de sobriété qui les font apprécier de ceux qui les emploient. Ils possèdent en outre une faculté, estimée surtout des Arabes, de marcher l'amble. A cette allure, ils peuvent parcourir 10 à 12 kilomètres à l'heure sans fatiguer le cavalier.

Leur résistance aux affections est légendaire. Ils sont rarement malades ; cependant lorsqu'ils le sont la maladie est presque toujours fatale. La piroplasmose en particulier en tue un grand nombre. Très rarement le mulet est taré et si parfois il l'est, il semble ne pas en souffrir et remplit avec le même entrain le dur labeur qu'on lui demande.

En outre, le mulet aujourd'hui a une valeur supérieure à celle du cheval, et cet avantage n'est pas pour rien dans la tendance qu'ont les colons à s'orienter vers la production du mulet.

CHAPITRE III

Conditions actuelles de l'élevage

I. — Reproduction

Les Arabes livrés à eux-mêmes ne veulent d'autre étalon que le barbe. Autrefois le chef de tribu possédait l'étalon, et, toutes les juments étaient saillies par ce cheval. Avant d'être livré à la monte, ce cheval était soumis à de lourdes épreuves d'endurance. Les Français, après l'occupation, s'aperçurent que le cheval autochtone n'était pas suffisant pour les besoins de la Colonie ; ils voulurent en créer un. Deux voies leur étaient tracées : la sélection et le croisement. La sélection est une méthode excellente mais de longue haleine ; comme il fallait aller vite, on l'abandonna. On se jeta alors sur le croisement. La première idée fut l'introduction du cheval arabe. Ce cheval transmet ses qualités à ses produits : finesse de tissu, distinction, sang. L'arabe-barbe est plus haut, plus fort, plus vite.

A côté de l'arabe on importa les chevaux de France et aussi le pur-sang anglais. Mais l'on ne procéda pas avec méthode et l'on obtint des résultats désastreux. Les colons ne s'étaient pas souciés de l'influence du sol, de la nourriture, du climat, des soins et du mode d'élevage.

Actuellement le colon semble s'être rendu compte de ses erreurs ; l'Etat aussi est intervenu créant des établissements hippiques. Aujourd'hui au point de vue reproduction on peut trouver deux voies distinctes :

d'une part l'élevage de l'animal de trait, laissé aux direc-

tives des colons. (Nous disons « animal de trait » et non cheval de trait, car il semble que le colon trouve un avantage plus grand à faire le mulet et non le cheval.)

d'autre part l'élevage du cheval de selle tenu surtout par l'indigène, secondé d'une façon admirable par l'Etat.

L'Etat malheureusement ne s'occupe plus aujourd'hui du cheval de trait. Il a délaissé entièrement cette industrie, et, c'est le colon qui seul se livre à cet élevage. Deux tendances sont actuellement en vogue : la création d'un cheval de trait, la fabrication du mulet.

Les idées sont assez disparates pour la création de ce cheval. Certains préconisent le croisement de la jument autochtone avec des étalons français, d'autres, au contraire, prônent l'importation de juments françaises qui seraient couvertes par des étalons algériens. Le choix de la race française à importer semble aujourd'hui arrêtée ; l'on hésita longtemps entre le percheron et le breton : ce dernier a prévalu. L'industrie mulassière prend actuellement une grande importance, et nombre de colons ont complètement abandonné le cheval pour faire le mulet. Cet animal est beaucoup plus résistant ; il est plus sobre et moins sujet aux maladies que le cheval.

Les baudets viennent principalement des Pyrénées et surtout d'Espagne. Ils font la monte des juments arabes et des métisses breton-algériens. L'éleveur possède l'étalon ou le baudet et parfois les deux. Cependant les syndicats ont aussi des étalons qui font la monte des juments appartenant à leurs membres. On voit encore quelques étalons rouleurs se déplaçant d'une région à l'autre.

Pour le cheval de selle la collaboration de l'Etat est grande et très efficace.

Cette aide de l'Etat se manifeste par la création d'établissements hippiques, la création d'un stud-book et l'institution des courses et des primes.

1° *Etablissements hippiques.* — L'Algérie ne possède pas de Haras, mais elle a des dépôts de Remonte. Ces dépôts furent créés en 1855 pour les besoins de l'armée. Il en existe trois, un dans chaque département, ayant chacun une succursale. Dans le département de Constantine le dépôt principal se trouve à Constantine avec succursale à Sétif. Cette succursale

n'est que temporairement à Sétif, elle va être d'ici peu déplacée pour être transportée à 25 kilomètres de cette ville, dans la localité de Saint-Arnaud.

A Constantine il y a 168 étalons, à Sétif 76, se répartissant ainsi : 12 arabes, 10 barbes, 54 arabes-barbes. A l'époque des saillies les étalons sont répartis dans 29 stations pour Constantine et 13 pour Sétif.

Dans les stations du Sud la monte se fait du 1^{er} février au 1^{er} juin, dans celles du Nord du 15 février au 15 juin.

Chaque station est commandée par un officier, un sous-officier, un gradé ou un simple soldat suivant l'importance de la station. Avant l'époque de la monte les hommes reçoivent une instruction de quatre mois ; ils sont ainsi préparés d'une façon technique ; mais il faut dire que, dans les stations où il y a 1 ou 2 étalons, le nombre de juments présentées n'étant pas considérable, un soldat peut sans grand inconvénient être placé comme chef de station.

La saillie est gratuite. Le chef de station délivre après chaque saut une carte de saillie. Chaque jument reçoit 4 sauts : 2 par période de chaleur. Si la jument n'a pas pris après ces 4 sauts, on change d'étalon.

La constatation de la naissance du poulain est faite lorsque 8 jours après la mise bas le propriétaire ramène sa jument à la station pour la faire saillir.

Il n'est admis, pour la saillie, que des juments bien conformées ; celles présentant des tares héréditaires sont refusées.

2° *Courses.* — Les courses furent établies et réglementées en 1855. Les Arabes pratiquaient les courses depuis longtemps, mais ils savaient adapter celles-ci aux qualités et aux aptitudes de leurs chevaux. Ces courses se pratiquaient sur des distances considérables : 6, 7, 10 kilomètres et sur des terrains semés de cahots. Les indigènes pouvaient ainsi apprécier les véritables qualités de leurs chevaux et faire une sélection pour la reproduction. Les courses d'aujourd'hui se font sur un parcours trop petit et les propriétaires n'ont qu'un seul souci, celui de gagner. Il y existe deux sortes de courses :

a) Courses de pur-sang réservées à ces seuls chevaux.

b) Courses de barbes réservées aux barbes et aux métis ayant du sang barbe, ces derniers portant une charge d'autant plus élevée qu'ils se rapprochent du pur-sang.

3° *Primes*. — Des primes sont distribuées tous les ans pour récompenser les éleveurs. Les subventions viennent du Ministère de la Guerre, du Gouvernement général, du Conseil général du département et parfois des communes.

Trois sortes de primes sont distribuées :

a) Primes pour les poulains et les pouliches de 2 et 3 ans. C'est dans ce lot que le Gouvernement choisit les poulains qui serviront d'étalons.

b) Primes pour juments suitées d'un poulain issu d'un étalon de l'Etat ou d'un étalon approuvé ou autorisé, à condition qu'il soit barbe, arabe ou arabe-barbe ou qu'il ne contienne pas plus de 50 % de sang anglais. En réalité, ces derniers sont éliminés.

c) Primes pour juments de 4 ans ayant rapporté à 3 ans une prime d'au moins 100 francs ou ayant obtenu un certain prix aux courses et ayant été saillies par un étalon de l'Etat ou un étalon approuvé ou autorisé.

Ces primes sont distribuées par une commission de cinq membres présidée par le Commandant de remonte de la région. Il faut bien noter que cette commission décerne les primes avec le plus d'équité, cependant, le nombre de candidats étant toujours très élevé, il est parfois difficile d'examiner les animaux d'une façon complète. La commission fait un premier choix des animaux en se basant uniquement sur la conformation extérieure ; puis, avant la distribution des primes, on procède à un second examen plus approfondi et portant sur les allures et les aptitudes des sélectionnés.

A côté de ces étalons de l'Etat, bien des éleveurs possèdent, indépendamment des étalons de trait, des étalons d'origine soit algérienne, soit anglaise. Ces étalons sont pour la plupart approuvés ou autorisés par l'Etat. Nous avons dit que l'Etat éliminait complètement le sang anglais de la Remonte ; mais, en prévision des courses, l'arabe n'hésite pas à infuser du sang anglais dans son poulain. Aussi l'on conçoit la fraude que l'indigène et aussi le colon peuvent commettre. La jument est saillie une première fois à la remonte par un étalon de l'Etat. Le propriétaire reçoit une carte de saillie. Nanti de cette carte il peut aller faire saillir une deuxième fois sa jument par tout autre étalon anglais ou autre, certain qu'il est de recevoir l'année suivante une carte de l'Etat lui assu-

rant que son poulain est de race arabe ou barbe. Il faut bien dire que pour empêcher les fraudes, les dépôts de remonte éliminent les juments dont les propriétaires sont suspects. Cependant le Chef de remonte, malgré toute sa perspicacité, ne peut déjouer toutes les fraudes.

Bien d'autres anomalies sont constatées dans la reproduction du cheptel algérien. N'avons-nous pas vu certains propriétaires, possédant un ou deux étalons et un baudet, faire saillir pendant la même période de chaleur la même jument par ces différents mâles. Que peut-il en résulter ?... Nous connaissons des élevages où l'étalon est laissé en liberté dans les prairies avec les juments ; d'autres où l'étalonnier n'est autre qu'un indigène, celui-ci ne sachant ni lire ni écrire, ne peut noter les saillies ; inutile d'ajouter qu'au moment du part le propriétaire est souvent surpris de constater la venue d'un poulain alors qu'il attendait un mulet ou vice-versa. Combien d'éleveurs savent à quelle époque doit se faire une saillie ? En général la jument est présentée à l'étalon dix jours après le part comme il convient, mais si la jument n'est pas prise à cette époque, on la fait saillir à n'importe quel moment. Il arrive souvent que la jument qui est donnée au baudet n'est pas auparavant soufflée par un cheval ; n'avons-nous pas vu une jument pleine de huit mois être saillie par un baudet ? la jument avorta le lendemain.

Il est impossible de citer ici toutes les anomalies de la reproduction. En général le colon la pratique en dépit du bon sens. Il a, sur ce sujet, beaucoup à apprendre.

4° *Stud-Book*. — En 1886 il a été créé un *Stud-Book* de la race barbe. Il est tenu depuis d'une façon assez régulière. On s'est demandé si les Arabes n'auraient pas, eux aussi, un livre d'origine pour les chevaux. Il semble que la coutume de noter la naissance du poulain ne se soit pas répandue dans toutes les tribus, mais que cependant la naissance était constatée par des témoins. D'autres tribus au contraire possédaient un véritable livre d'origine. Il existe d'ailleurs dans la langue arabe un mot équivalent à *Stud-Book* « Hhudje ». D'ailleurs les Arabes ne notent que le père et la mère et ne remontent jamais plus loin. Ils sont tout étonnés d'ailleurs lorsqu'on leur demande le grand-père ou la grand-mère ;

ils se trompent et se contredisent. Souvent cette origine est inscrite sur une feuille de papier placée entre deux morceaux de cuir cousus l'un sur l'autre, et le tout est suspendu au cou de l'animal à la manière d'un scapulaire. (Nous prions le lecteur de se reporter à la page 139 de la « France Chevaline », 2^e partie, Etudes hippologiques, tome 1^{er}, par Eug. Gayot (1850) pour la copie de la rédaction d'un de ces papiers).

II. — Elevage, gardiennage, habitation

Sur un total de 400.000 chevaux et mulets en Algérie, plus de la moitié, soit 280.000, sont entre les mains des indigènes.

En 1930, 720 étalons firent la monte de 29.600 juments sur les 90.000 que compte l'Algérie. Une partie des juments restantes sont données au baudet, on en compte en effet 30.000 livrées à la production mulassière.

Les saillies se font un peu plus de bonne heure qu'en France. Les juments sont présentées au mâle en avril-mai de façon à mettre bas en février-mars.

Les animaux appartenant aux Arabes, dans les régions du Sud en particulier, restent toute l'année dehors. Ils sont lâchés pendant la journée aux alentours de la tente. Pour éviter qu'ils ne s'éloignent les Arabes ont soin de les entraver. Ou bien l'animal est entravé seul au moyen d'une corde liant ensemble soit un bipède latéral, soit le bipède antérieur, ou bien deux animaux sont entravés ensemble au moyen d'une corde liant deux membres antérieurs opposés. Pendant la nuit le cheval est ramené près de la tente et attaché à un piquet par un membre. Jamais le cheval du Sud n'est abrité sous le toit d'une écurie. Lorsque la température est trop rude, l'indigène recouvre son animal d'une couverture — *djellel* — enveloppant tout le corps sauf la tête et les membres. Ce cheval ne reçoit jamais de pansage ; de temps à autre cependant une brosse ou un morceau de chicon enlève les saletés les plus grossières. La jument accouchera dehors, le

plus souvent seule, quelquefois sous l'œil du propriétaire. Le poulain reçoit cependant quelques soins particuliers. A la naissance il est essuyé avec de vieilles cotonnades et son cordon ombilical est lié au moyen d'une ficelle.

Les Arabes plus fortunés possèdent un abri pour leurs animaux. Nous ne disons pas une écurie, car celle-ci peut aussi bien être un hangar ou un vieux « *gourbi* ». Le plus souvent cette demeure est ouverte à tous les vents ; les fermetures sont absentes, les murs faits de terre tombent en ruine, le toit est fait de chaume, le plafond est bas. Les animaux sont entassés dans ce local, où il fait très chaud l'été et froid l'hiver. Les mangeoires sont souvent absentes, et, lorsqu'elles existent, elle se composent uniquement d'un madrier placé sur le sol à 30 ou 40 centimètres du mur. La litière est rare. Les animaux couchent sur la terre ou sur le fumier. En général les animaux chez l'indigène ne sont pas attachés par la tête, mais par un membre. Les animaux de trait, les poulinières, les vaches, les moutons sont dans le même local. La jument couchera en ce lieu et son poulain sera en liberté parmi tous ces animaux, exposé aux coups de pied et aux coups de corne.

Il faut dire que chez bien des Européens la situation est la même que chez l'Arabe. Beaucoup de colons laissent leur ferme entre les mains des indigènes, ceux-ci emploient évidemment leurs méthodes. Nous connaissons bien des élevages européens où tous les animaux de la ferme sont parqués dans un même local. Cependant aujourd'hui l'élevage se fait en général dans de meilleures conditions. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne reste plus rien à faire de ce côté. Les écuries sont vastes et bien aérées. Il existe des mangeoires et des râteliers. Le sol des écuries est en terre battue ou dallé et les animaux reposent sur une litière faite de paille. Les animaux de travail sont en général tous dans la même écurie sans aucune séparation, cependant dans bien des fermes l'on trouve des stalles et des box pour les étalons et pour les poulinières prêtes à mettre bas.

Le pansage est à la vérité fait dans peu d'élevages. L'étrille est souvent inexistante, seule une brosse en chiendent sert à faire un pansage sommaire, encore n'est-il pas fait tous les jours. Pendant la mauvaise saison les animaux restent à l'écu-

rie. Les jours de beau temps, on lâche le troupeau dans les champs ; il est surveillé par un gosse de douze ou treize ans. L'on ne peut songer en Algérie à faire des parcs comme en France ; la végétation étant trop peu abondante, on est obligé de changer très souvent les animaux de pâturage. Pour que les bêtes ne s'échappent pas, les colons emploient les mêmes méthodes de contention que les Arabes : entraves pour un ou deux animaux.

III. — Régime alimentaire

Les mâles travaillent pendant la plus grande partie de l'année : l'hiver et le printemps aux labours, l'été aux moissons. Les animaux sont mis au travail à trois ans et même souvent à deux. Les femelles pleines restent au repos pendant environ six mois de leur gestation. On ne connaît pas en Algérie la journée de huit heures, ni le repos hebdomadaire : les animaux travaillent de cinq heures du matin à six ou sept heures du soir, avec un repos d'une heure à midi. Lorsque le travail se fait loin de la ferme, les animaux prennent leur repas de midi aux champs. Ils ne reçoivent à ce moment aucune boisson. Les animaux sont rentrés le soir à l'écurie, ils sont débarrassés de leur harnachement, puis sont conduits en troupeau jusqu'à l'abreuvoir. Ils reçoivent ensuite une ration pour la nuit composée d'environ deux à trois litres d'orge et de paille, et parfois de foin. L'avoine est donnée très peu souvent aux animaux, elle est remplacée en majeure partie par de l'orge. La paille est en général de la paille d'orge ou de blé, elle est donnée hachée. Le fourrage est rarement distribué aux animaux, il est difficile en effet de posséder des prairies à cause du manque d'eau.

Les animaux ne travaillant pas sont au pâturage pendant la journée et le soir ils reçoivent une ration composée presque exclusivement de paille. Les pâturages sont à la vérité assez rares. Le plus souvent, les animaux se contentent de manger les herbes qui poussent spontanément sur les terrains laissés

en jachère. Au printemps, cependant, ils sont lâchés dans les orges qui sortent de terre. Pendant la période de sécheresse, les animaux souffrent beaucoup ; leur nourriture est peu volumineuse et peu substantielle, les herbages sont durs et ligneux ; certaines années où les sauterelles ont associé leurs effets destructeurs à ceux de l'ardeur du soleil, les animaux meurent littéralement de faim. Le colon prévoyant, qui a fait quelques provisions, peut encore nourrir ses bêtes, mais l'Arabe insouciant voit peu à peu son troupeau dépérir et disparaître. D'ailleurs chez l'indigène les animaux sont pendant le courant de l'année assez mal traités. L'Arabe agriculteur a toujours des animaux en mauvais état, faute de soins et de nourriture. L'orge fait le plus souvent défaut ou, s'il apparaît, c'est sous un volume trop restreint ; le cheval doit se contenter toute l'année d'une ration composée de paille. L'Arabe éleveur qui a un, deux, trois animaux et que l'on rencontre surtout dans le Sud, a conservé pour ses chevaux la tradition de ses ancêtres, il s'en occupe, il en prend soin ; sa monture passe toujours avant lui-même et avant sa famille. La nourriture ordinaire composée de la végétation spontanée des alentours de la tente est augmentée, durant la mauvaise saison, par un peu d'orge, des dattes. Le poulain recevra, outre le lait maternel, un supplément composé de lait de chamelle.

Nous voyons que l'élevage en Algérie souffre beaucoup, même chez l'Européen, et pourtant ces animaux sont capables de fournir un travail considérable. Il faut que réellement cette race de chevaux soit bien trempée pour pouvoir résister à de telles privations.

CHAPITRE IV

Utilisation - Commerce - Débouchés Avenir économique

Utilisation

Le cheval algérien est surtout et avant tout un excellent cheval de cavalerie ; comme tel, il est le meilleur cheval de guerre. Depuis fort longtemps il remplit ce service. Le cheval Numide, qui est l'ancêtre du barbe, fut employé lors des guerres puniques et des expéditions d'Annibal en Italie. Lors de la conquête de l'Algérie, les Français remplacèrent bien vite leurs chevaux de cavalerie par les barbes. Ils servirent pour les expéditions de Crimée, d'Italie, du Mexique. Les étrangers eux-mêmes vinrent s'approvisionner en Algérie en chevaux de guerre : les Anglais pour leur guerre contre les Boërs, les Italiens pour leur expédition en Tripolitaine et en Abyssinie, les Grecs pour leur guerre contre les Turcs, les Espagnols lors des soulèvements marocains. La guerre 1914-1918 nous prouva d'une façon éclatante la sobriété, l'endurance du cheval algérien. Alors que les chevaux anglais et leurs dérivés « tombèrent comme des mouches » dans les boues de l'Yser et les plaines glacées de la Flandre, les chevaux barbes montés par les Goumiers, les Spahis, les Chasseurs d'Afrique affirmèrent une fois de plus leur rusticité.

Les rapports établis par les vétérinaires militaires de 1914 à 1918 attestent la résistance des chevaux algériens aux affections morbides et aux blessures de harnachement malgré leur lourde charge.

Citons les paroles que le Professeur Lesbouyriès prononça dans une conférence faite à l'Ecole de perfectionnement des vétérinaires militaires de réserve et qui glorifient les chevaux algériens :

« L'expérience de la guerre a montré que les meilleurs chevaux de cavalerie étaient sans conteste les arabes et les barbes. Nous possédons en Algérie une grande réserve de chevaux de selle dont la résistance à la fatigue, à la faim, à la soif est le résultat de leur merveilleux équilibre physique et de leur atavique sobriété. » L'éloge est vrai en tous points, mais M. Lesbouyriès se trompe lorsqu'il dit que l'Algérie a une grande réserve de chevaux de selle, malheureusement le nombre de ces chevaux diminue d'une façon inquiétante.

Le cheval algérien est un bon carrossier léger. Du temps, pas très éloigné encore, des diligences, il parcourait nuit et jour des étapes de 50 kilomètres et plus sur des routes poussiéreuses, semées d'ornières. De nos jours encore, il est attelé aux voitures de livraison ; il y remplit honorablement son service. L'Armée l'emploie pour traîner les Arabas, pour assurer le ravitaillement des colonnes, des redoutes et des blockhaus.

Il y a une vingtaine d'années, le cheval barbe était un bon trotteur. Il l'était parce qu'il avait de réelles qualités et que des connaisseurs savaient apprécier et développer en lui ces aptitudes. Il faisait à l'époque très bonne figure sur les hippodromes. Depuis l'introduction du demi-sang, le cheval barbe a été supplanté. Il ne pouvait lutter contre une race si améliorée. Aujourd'hui l'on peut encore trouver de bons trotteurs parmi les chevaux indigènes, mais les esprits sont plutôt tournés vers le demi-sang.

Parmi les forts chevaux algériens, l'on peut trouver certains éléments capables de rendre des services à l'agriculture. Le département de Constantine possède un grand nombre de ces chevaux capables de traîner la charrue et les lourds fardeaux ; les colons les utilisent d'ailleurs avantageusement.

Malgré sa taille et son format réduits, le cheval algérien est vigoureux et fort. Pour l'agriculture, il est préférable d'atteler les hongres. Les chevaux entiers sont moins lourds et se fatiguent plus vite parce que plus nerveux.

Commerce, débouchés, avenir économique

La plus grande partie des chevaux algériens est prise par l'Armée. Les Spahis, les Goumiers, les Chasseurs d'Afrique sont remontés avec les chevaux du pays. Tous les ans, l'Armée achète dans le seul département de Constantine quatre cent cinquante à cinq cents chevaux. L'Armée ne veut à aucun prix faire castrer ces chevaux ; elle y trouverait cependant de grands avantages.

On allégerait ainsi l'avant-main pour charger l'arrière-main toujours défectueux ; la conformation du cheval y gagnerait. On éviterait les blessures et les fractures qui arrivent trop souvent dans l'armée avec des chevaux entiers méchants ; il serait possible de remonter les régiments avec quelques juments, comme la chose se pratique en France. En temps de guerre, pour les reconnaissances, le cheval hongre, étant beaucoup plus calme, beaucoup moins bruyant que l'entier, sera d'un précieux secours.

En dehors de l'armée d'Afrique, le cheval algérien est préféré au pur-sang par un assez grand nombre d'officiers de France, qui connaissent et savent apprécier les qualités du cheval de notre colonie. Ce sont en général les officiers ayant été en garnison en Algérie et qui ont pu ainsi se rendre compte de la valeur de ce cheval, qui continuent à s'en servir dans la métropole.

Un grand nombre de chevaux algériens sont envoyés dans le Levant. En 1930, deux cent quarante-cinq chevaux du département de Constantine y furent expédiés. Ces animaux servent pour y remonter les régiments.

Actuellement, il se fait en France un essai de chevaux algériens qui, s'il est concluant, ouvrira des horizons nouveaux au commerce des chevaux d'Algérie. Sous l'instigation du commandant vétérinaire Vigot, il a été introduit dans la Garde mobile de Marseille une quarantaine de chevaux algériens. Le commandant Vigot a pu apprécier, lorsqu'il était aux Spahis, la valeur de ces animaux ; il les aime, il les connaît profondément. Il a demandé que l'on fasse des essais à Marseille. Il

semble déjà que ces essais sont satisfaisants. Les gardes mobiles sont contents de leurs nouveaux chevaux ; ils les trouvent allants, adroits sur le pavé, bons porteurs. Le commandant Vigot ne demande que des chevaux hongres ; ils sont moins méchants et plus habiles que les chevaux entiers.

Il est à souhaiter pour l'Algérie que cet essai réussisse et que les gardes mobiles des autres villes suivent l'exemple de Marseille.

Le commerce de chevaux algériens prendrait un nouvel essor. A notre époque où l'éleveur et le cultivateur sont très éprouvés par la mévente, ce nouveau débouché leur apporterait un peu de bien-être.

CHAPITRE V

Maladies

Nous ne voulons parler ici que des maladies répandues en Algérie, que l'on trouve rarement en France, et qui causent dans notre Colonie de grandes pertes. En raison de sa situation géographique, l'Algérie possède dans l'espèce équine toutes les maladies microbiennes et parasitaires du monde.

Nous diviserons cette étude en maladies microbiennes et maladies parasitaires, puis nous verrons plus spécialement les maladies de la nutrition.

I. — Maladies microbiennes

1° *Fièvre charbonneuse*. — Elle resta longtemps méconnue en Algérie et fut confondue avec la piroplasmose. Elle existe dans des régions bien déterminées, cependant elle prend de l'extension en raison de la non-application des mesures prophylactiques. Les animaux morts sont mal enfouis, ils sont déterrés par les chiens, les chacals, qui transportent les germes en d'autres lieux. Souvent aussi, les cadavres sont jetés dans le lit desséché d'un oued : en hiver, le torrent transporte les spores, parfois en des endroits très éloignés.

Pour l'immunisation, on emploie les deux vaccins pasteuriens par voie intradermique, à douze jours d'intervalle. Dans certains cas, on ajoute une certaine quantité de sérum au premier vaccin.

2° *Typhose et paratyphose*. — Le paratyphique B est responsable de l'avortement épizootique. Cette maladie a été apportée par les juments bretonnes. Il serait bon de découvrir le plus tôt possible les juments infectées pour enrayer la diffusion de la maladie. La maladie se reconnaît par le séro-diagnostic.

3° *Parabotulisme*. — Cette maladie fut assez confuse dès le début. On attribuait à la maladie de Borna ces cas d'affection cérébro-spinale. Aujourd'hui, on connaît bien la maladie. C'est une toxi-infection produite par *Clostridium parbotulinus* équi dont la toxine frappe les centres nerveux. Le microbe cultive dans les cadavres de rats putréfiés dans le fourrage. Le *Clostridium parbotulinus* sécrète une toxine qui imprègne les aliments avoisinants. L'ingestion de ces fourrages produit des accidents cérébro-spinaux caractéristiques, souvent mortels.

Il existe deux formes de la maladie : forme chronique, forme aiguë. Dans la forme aiguë, on a une parésie subite ou paralysie. La station debout est impossible. La sensibilité entière est conservée, la température est normale. Rapidement les signes pulmonaires apparaissent : polypnée, dyspnée, et la mort survient par asphyxie.

Dans la forme chronique, l'animal demeure couché ; le relever est impossible. Cependant, si on soulève l'animal, celui-ci se tient debout. Cette faiblesse musculaire peut se prolonger deux à cinq mois. Toutes les autres fonctions sont normales.

A l'autopsie, on constate une rigidité cadavérique intense et précoce. Le sang coagule tardivement. Le poumon est congestionné, oedémacié ; la région du pylore et du duodénum est hyperémiée.

4° *Morve*. — En raison des difficultés d'application des mesures sanitaires, cette maladie est assez fréquente ; cependant, elle est actuellement en décroissance marquée. La prophylaxie est le seul traitement.

5° *Rage*. — Très répandue. Jusqu'à ces dernières années, on n'avait rien pour traiter après morsure les gros animaux. Grâce au virus formolé Plantureux, on peut les traiter aujourd'hui.

d'hui. Quatre injections de vaccin faites à une semaine d'intervalle permettent de conserver les animaux mordus.

II. — Maladies parasitaires

1° LYMPHANGITE ÉPIZOOTIQUE. — Très répandue. Cette maladie doit être déclarée obligatoirement.

La prophylaxie comporte l'isolement strict des malades. Cette mesure n'est malheureusement jamais respectée, aussi la multiplication dans une exploitation est rapide. Plantureux conseille l'immunisation avec trois injections de cinq centimètres cubes de vaccin à quinze jours d'intervalle.

Les traitements sont nombreux : chirurgical, vaccinothérapie de Boquet et Négri, médical. Nainsouta a préconisé le biiodure de mercure, il obtient de bons résultats.

2° TRYPANOSOMIASE. — Elle frappe surtout le dromadaire et est connue alors sous le nom de « debab ». Elle est produite par *T. berberum*. La trypanosomiasse est transmise au pâturage par le taon ou stomoxes. La maladie est mortelle pour le cheval. Il est emporté en trois mois par une anémie aiguë progressive. Pendant la période aiguë, la maladie est facilement reconnaissable. A la période chronique, le diagnostic se fait par formolgelification.

On a employé pour le traitement l'émétique, dont l'action est complétée par le novarsénobenzol. On obtient de très bons résultats avec une injection du mélange de 309 F. sulfarsénol.

3° DOURINE. — Produite par *T. equiperdum*. Elle fut découverte par Rouget, puis Schneider et Buffard. Les juments sont contaminées par les baudets échappés au contrôle sanitaire. A leur tour, les juments infectent les étalons.

Pour dépister la maladie d'une façon efficace, on injecte dans le testicule du lapin quelques gouttes de sérosité des

œdèmes génitaux suspects. Les résultats s'obtiennent en quatre jours.

Les étalons atteints de dourine sont châtrés et peuvent être guéris par l'émétique, l'atoxyl, l'orpiment. Les juments atteintes sont abattues.

4° PIROPLASMOSE. — Nous insisterons davantage sur cette maladie, qui est la plus fréquente et la plus redoutée du bétail algérien. Ajoutons qu'elle a été et qu'elle est très étudiée par l'Institut Pasteur d'Alger, qu'aujourd'hui on la connaît bien et qu'elle est traitée d'une façon efficace dans presque tous les cas.

Les piroplasmes sont des parasites des hématies ; ils agissent par les toxines et en détruisant les globules. La maladie est transmise par la piqure de la tique. Elle se traduit par une fièvre et une anémie constantes accompagnées le plus souvent d'ictère et d'hémoglobinurie. A l'autopsie, on trouve une rate considérablement augmentée de volume.

Chez les solipèdes, l'on rencontre deux sortes de piroplasmoses :

a) piroplasmose vraie produite par *piroplasma caballi* ;

b) nuttalliose produite par *nuttallia equi*.

Ce sont surtout les chevaux et les mulets importés qui sont sensibles à la maladie. Le diagnostic différentiel se fait avec le secours du microscope.

a) *Piroplasmose vraie* : forme la moins fréquente, mais la plus grave. Elle sévit de mai à septembre. Les symptômes sont les suivants : fièvre intense, température en plateau, prostration, démarche titubante, conjonctive jaune avec plaques pétéchiâles. Rampon a signalé qu'il pouvait exister des localisations respiratoires, digestives ou nerveuses.

b) *Nuttalliose* : presque tous les solipèdes séjournant depuis un certain temps en Algérie hébergent le *N. equi*. La maladie s'éveille souvent au cours d'une défaillance organique. On constate pendant la maladie une fièvre rémittente accompagnée d'anémie, d'ictère, d'hémoglobinurie ; la conjonctive est jaune, ponctuée de pétéchiâs. La guérison a souvent lieu sans traitement.

Traitement : il n'y a pas de traitement spécifique, car il

y a des piroplasmoses. Pendant longtemps on n'a connu que le tripambleu.

a) Tripambleu : c'est le médicament spécifique de piroplasma caballi. Tout animal traité est guéri au bout de quelques heures. Donatien et Lestoquard n'emploient pas de grosses doses : ils injectent dans la veine vingt centigrammes de solution à 1/100. La guérison se produit dans les vingt-quatre heures, mais on ne constate pas d'accidents comme avec l'emploi des grosses doses.

b) Pirobleu de Theiler : c'est du tripambleu combiné avec des sels biliaires. Il serait actif contre la nuttalliose.

c) T. 21 : serait actif contre la nuttalliose.

d) Bromhydrate de quinine suivi de stovarsol sodique. Cette médication est préconisée par Rampon. On obtient des résultats dans les deux ou trois jours, lorsqu'il s'agit de nuttalliose. On peut répéter les injections.

5° ACCIDENTS PAR LES SANGSUES. — Toutes les espèces de sangsues ou hoemopis sont rencontrées dans les marais, les fossés, les ruisseaux, les sources, les fontaines. Dès que les animaux viennent se désaltérer, les sangsues, particulièrement les petites, quittent le fond des auges ou le lit des ruisseaux et s'avancent dans tous les sens vers la surface du liquide. Elles sont avalées avec l'eau. Certaines atteignent l'estomac et sont détruites par le suc gastrique. Beaucoup d'autres s'accrochent à l'aide de leur ventouse orale au frein de la langue, à la muqueuse buccale, au voile du palais des chevaux. Certaines même gagnent les cavités nasales et parfois les paupières.

On reconnaît qu'un animal héberge des sangsues par les hémorragies que celles-ci occasionnent. Il suffit d'explorer la cavité buccale pour y constater leur présence. Les sangsues de la bouche ne sont pas dangereuses et sont facilement expulsées, mais elles vont souvent se réfugier dans l'arrière-bouche en si grande quantité qu'elles provoquent de violentes quintes de toux et parfois l'asphyxie. Plusieurs sangsues dans l'arrière-bouche, par le sang qu'elles absorbent et les hémorragies qu'elles ne cessent d'occasionner, déterminent l'anémie et parfois la mort du sujet.

Au point de vue prophylactique, il faudrait faire boire les

chevaux dans des eaux claires et fraîches. On peut débarrasser les abreuvoirs et les rivières des sangsues en y mettant des anguilles qui sont friandes d'hoemopis.

On les enlève de la bouche de l'animal en les attrapant avec les doigts, mais elles sont glissantes et difficiles à prendre. On peut, pour mieux les saisir, s'enduire la main de poussière. On peut déposer du tabac dans la bouche du cheval : l'animal mâchonne le tabac, les sangsues en sont imprégnées et lâchent bientôt prise. Un procédé plus simple est d'irriguer la bouche avec de l'eau fortement salée ou vinaigrée.

En cas d'asphyxie de l'animal, il faut recourir à la trachéotomie. Cette méthode n'est pas toujours efficace, l'animal succombant à l'anémie.

III. — Maladies de la nutrition

Sous ce titre, le Docteur Vétérinaire Velu, dans son exposé sur les Maladies du bétail au Maroc, au Congrès de la production animale, parle des maladies par carence, ou plutôt des « précarences ». Quoique cet auteur ne s'occupe que du Maroc, nous jugeons utile de signaler le fait ici. Le Maroc se rapproche, par son climat et son mode d'élevage, de l'Algérie, et, ce qui est vrai sur la nutrition à l'ouest de l'Afrique du Nord l'est peut-être davantage en Algérie, où les pâturages sont encore plus rares qu'au Maroc.

Nous adopterons pour définition du mot « carence » celle que Velu emprunte à Lecoq : « tous les troubles pathologiques résultant de l'insuffisance ou du manque d'alimentation d'un ou de plusieurs éléments indispensables à la ration normale. »

Nous avons vu que le bétail algérien n'a pas à sa disposition de grands espaces pour choisir son alimentation et la varier à son gré. Il doit rester cantonné dans des endroits restreints où la nourriture est souvent pauvre, défectueuse et parfois

absente, surtout pendant la saison chaude. Les animaux sont obligés de se contenter de la végétation spontanée, pauvre en protides, glucides, lipides, sels minéraux et par contre riche en cellulose. Cette pauvreté est surtout marquée en vitamines. Les manifestations aiguës de ces carences sont rarement constatées, mais il existe des carences discrètes, des « pré-carences ». Il se produit alors soit des arrêts de croissance, soit des troubles dans la régulation sanguine, se traduisant par de l'amaigrissement, de la tuméfaction des articulations, des lésions de stomatite, des troubles gastro-intestinaux, soit des troubles de métabolisme phospho-calcique avec rachitisme et des troubles de fonctionnement des glandes endocrines, ou bien encore des troubles de la reproduction entraînant la disparition des spermatozoïdes et la dégénérescence des testicules chez le mâle ou, chez la femelle, la résorption des fœtus et la stérilité temporaire ou même parfois définitive. Ces phénomènes se rapportent, suivant le cas, à la carence des aliments en vitamines A, C, D ou E.

Velu attache une grande importance à ces avitaminoses dans l'apparition des maladies infectieuses. Ces avitaminoses, dit-il, « font le lit de l'infection et cette infection peut parfois être provoquée par des organismes qui sont avirulents pour les animaux sains ». Il attribue aussi à ces avitaminoses la faible durée de l'immunité pour certaines maladies.

Les expériences de laboratoire ont confirmé les idées de ce savant. Il faudrait les porter dans la pratique. Peut-être obtiendrions-nous une arme dans la lutte contre certaines épizooties obscures.

S'il existe un grand nombre de maladies en Algérie, elles sont par contre efficacement combattues et ceci en raison du rapport étroit entre les laboratoires et le praticien. Nos maîtres Donatien et Lestoquard, de l'Institut Pasteur d'Alger, restent en relation étroite avec les vétérinaires, qui n'hésitent pas à faire appel à tout moment à leur haute compétence. Grâce à cette collaboration, les grandes épidémies sont combattues d'une façon rapide et efficace. En France, il serait utile de suivre cet exemple, qui mérite d'être signalé.

MÉDECINE ARABE

Nous ne voulons pas clore ce chapitre sans parler, du moins brièvement, des différentes thérapeutiques qu'emploient les Arabes dans le traitement des maladies des animaux.

Pour leurs animaux, les indigènes emploient à peu près les mêmes médecines que pour eux-mêmes : le poivre rouge, le piment entrent en grandes proportions dans la composition de leurs produits médicamenteux. Pour la guérison des plaies, ils emploient la terre à foulon : elle a évidemment l'avantage d'absorber les sécrétions. La saignée est un remède assez souvent employé. Elle est faite à l'arcade palatine au moyen de leur couteau ou d'une corne pointue. Cependant, leur médication préférée est le feu, sous forme de vésicatoire ou de cautérisation. Le vésicatoire le plus employé est la racine de thapsia que les Arabes appellent « dériès » ou « bonafa ». Ils épiluchent les racines, les découpent en petits morceaux. Ces morceaux sont immergés dans un bain de goudron. Ils portent à l'ébullition pendant une demi-heure environ. Ils enlèvent les parcelles de racine et font une friction sur la région malade de l'animal avec le liquide restant. Au bout d'un ou deux jours, il se produit une grosse tuméfaction. L'action est sensiblement comparable à celle produite avec notre pommade rouge. Parfois, au lieu d'employer le goudron, ils font bouillir la racine dans l'eau et se servent de cette racine bouillie pour frictionner la région malade. Les résultats semblent être meilleurs. L'emploi de la vésication ne le cède en rien à celui de la cautérisation. Le feu est pour eux le médicament par excellence, le médicament divin. Ils en font un emploi abusif. Le feu est tracé le plus souvent avec une faucille ; ils se servent, suivant la région à cautériser, soit de la pointe soit de la partie courbe de la faucille. Le feu est employé dans un grand nombre de cas : boiterie de tout genre, ponction d'abcès, fonte de tumeurs, ponction de molette, de vessigon, castration, marque des animaux. A ce propos, il faut dire que chaque tribu adopte une marque particulière et l'on peut reconnaître ainsi la provenance de l'animal.

L'indigène attache une telle importance aux bienfaits du feu, qu'il l'emploie souvent d'une façon préventive. Aussi

trouve-t-on des animaux ayant l'épaule, la hanche, la cuisse recouvertes de grandes cicatrices représentant des dessins plus ou moins artistiques. Ces feux « préventifs » n'ont d'autre conséquence que de tarer l'animal, et, aujourd'hui les dirigeants des dépôts de remonte essaient de combattre, dans l'esprit des Arabes, les idées trop divinatrices qu'ils ont pour le feu et, depuis quelque temps, l'on rencontre moins fréquemment ces animaux dépréciés.

Ajoutons qu'en bien des cas, l'Arabe se montre habile chirurgien et nous connaissons des colons très à la page qui ne voudraient pas confier les castrations de leurs animaux à un autre opérateur qu'à un Arabe qui, bien entendu, castre par le feu.

L'Arabe a des moyens spéciaux pour combattre la stérilité chez les femelles. Les uns introduisent dans le col de la matrice des dattes pilées, d'autres emploient des grains de plomb et ils prétendent que le poulain naîtra avec ces grains de plomb entre les orbites.

CHAPITRE VI

Améliorations

Avant d'entrer dans l'étude des améliorations qu'il y aurait lieu d'apporter aujourd'hui au cheptel algérien, il serait bon de voir celles qui furent pratiquées jusqu'ici. Cette étude sera pour nous d'un précieux enseignement.

Pour l'éclaircissement de ce chapitre, nous envisagerons successivement l'amélioration du cheval de selle pour passer ensuite à celle du cheval de trait.

A. — Historique

CHEVAL DE SELLE. — Dès leur arrivée, les premiers colons, aidés en cela par l'Armée, voulurent transformer le cheval autochtone. Ils le trouvaient mal conformé, à allures décousues. Leur première idée fut l'amélioration par le pur-sang anglais, puis le pur-sang arabe. Si le cheval arabe pouvait convenir dans une certaine mesure, on ne peut en dire autant du cheval anglais. Comment pouvait-on songer à améliorer une race par celle qui eut besoin, pour sa formation, d'un représentant de la première ? Que l'on pense au rôle joué par Godolphin Arabian chez le cheval anglais ! Il est confirmé que cet étalon était de race barbe. Les descriptions que l'on en donne ne laissent aucun doute sur ce point.

Les premiers éleveurs ne s'occupèrent pas des questions si importantes de l'hygiène, du climat et de l'alimentation. Alors

que le cheval anglais demande des soins constants, une nourriture choisie, qu'il a l'habitude de vivre sous un climat tempéré, le cheval algérien est laissé à l'abandon, trop souvent avec une alimentation insuffisante, et subit des variations de température considérables. Vouloir croiser ces deux races ensemble était une grande erreur. En Algérie, le pur-sang anglais dégénéra et les produits obtenus avec le cheval algérien furent complètement ratés.

On tenta l'expérience avec le cheval arabe. La chose donna de bien meilleurs résultats, vu la parenté entre la race arabe et la race barbe. Le grand tort fut d'infuser une trop forte quantité de sang arabe dans la race autochtone. Nous verrons plus loin dans quelle mesure le cheval arabe peut servir dans l'amélioration du barbe.

CHEVAL DE TRAIT. — L'amélioration du cheval de trait se fit corrélativement avec celle du cheval de selle. Les premiers colons s'aperçurent vite que l'élément local était insuffisant pour défricher les terres algériennes. Plusieurs étapes furent franchies, au cours desquelles bien des opinions, aussi diverses que contradictoires, furent mises en avant.

Dans le Bulletin de la Société d'Acclimatation de juillet 1856, p. 321, le vétérinaire principal Bernis s'exprime en ces termes : « Le moyen employé en Algérie pour le perfectionnement et la multiplication des animaux domestiques consiste à mettre à la disposition des éleveurs arabes ou européens, qui manquent souvent de type reproducteur d'un bon choix, des étalons auxquels on a donné le nom d'étalon de tribu... Par suite de cette intervention, les produits augmentent tous les ans en nombre et en qualité. »

En 1859, un rapport adressé au Ministre de l'Algérie et des Colonies, fait savoir que l'amélioration du cheval de trait algérien se fera non pas par l'importation du mâle, mais de la femelle. Le rapporteur se base sur la constatation de produits empâtés et mal conformés par l'accouplement de l'étalon de trait avec la jument indigène et sur les bons résultats obtenus dans le Dépôt de remonte d'Alençon en faisant couvrir des juments percheronnes par des chevaux barbes. Il invoque en outre que dans les accouplements inégaux la ju-

ment transmet presque toujours son étoffe et sa taille et qu'il est irrationnel de grandir une race par les mâles.

En 1906, à la réunion de mars de la Chambre d'Agriculture du département de Constantine, deux thèses sont mises en avant : M. Noël préconise l'introduction de la jument française, alors que M. Chollet de Sétif préfère l'étalon étranger, et l'on voit déjà parler de l'étalon breton. Cette dernière thèse est d'ailleurs soutenue par deux vétérinaires.

Dans le rapport de février 1907 du vétérinaire Monod, au Dépôt de remonte de Constantine, il est question de la recherche du cheval de trait et par une sélection du cheval barbe et par l'amélioration par une race française. La première expérience peut être faite et elle a donné de bons résultats, mais elle est de longue haleine. Aussi, le vétérinaire Monod recommande-t-il l'introduction de juments françaises susceptibles de faire des poulinières avec les étalons barbes.

Dans le Bulletin de la Chambre d'Agriculture du département de Constantine de décembre 1907, nous constatons le désaccord entre les tendances de l'Armée et celles des éleveurs. Alors que le capitaine du Jonchay tient à importer en Algérie des juments françaises que l'on ferait saillir par les étalons barbes, M. Carrat, éleveur, préconise l'importation de chevaux et plus particulièrement de bretons, qui couvriraient les juments indigènes.

Il faut arriver à Trouette pour avoir une idée claire et juste de l'amélioration que l'on doit apporter au cheval de trait algérien. Dans son traité sur le « Cheval agricole en Algérie » (1912), il donne une définition du cheval agricole, envisage les différents croisements susceptibles d'être faits et conclut qu'il faut importer en Algérie, pour l'amélioration du cheval de trait, l'étalon breton, que l'on croisera avec la jument du pays.

Il est facile de voir le défaut de toutes les méthodes employées jusqu'ici. Le premier reproche que l'on doit faire, c'est le défaut de logique et d'esprit de suite. On a voulu tenter toutes les expériences sans se préoccuper seulement des conditions de culture, de climat, d'hygiène, d'économie propres à l'Algérie. Les colons ont subi par ce fait de lourdes pertes.

L'idée de grandir une race par la mère, traduite par cet

adage : « la mère donne le format, le père les aptitudes », est erronée. Ne voyons-nous pas des femmes minuscules avoir de forts beaux enfants, tandis que certaines mères de haute taille mettent au monde de chétifs rejetons ? D'ailleurs, en se plaçant simplement au point de vue économique, on ne peut admettre l'importation de juments françaises en Algérie. Sans compter l'année de stérilité due à l'acclimatement qui existe d'ailleurs aussi bien pour le mâle que pour la femelle, la jument ne fait qu'un produit annuellement, alors qu'avec un seul mâle l'on obtient au moins dix à quinze poulains. Si, donc, l'on veut obtenir le même nombre de jeunes, il faut importer dix à quinze fois plus de femelles que de mâles. En 1911, dans le département d'Oran, il y eut quatre cents juments françaises que l'on pouvait estimer à cette époque à 1.000 francs. Chacune d'elle a dû produire en 1912 un poulain, soit quatre cents produits. Pour la même somme, on aurait pu acquérir cent cinquante étalons à 2.600 francs. Chacun d'eux aurait pu procréer au moins dix jeunes, soit mille cinq cents naissances. Cet exemple quelque peu théorique montre bien tout l'avantage que l'on peut avoir en important des étalons.

En dehors de l'hygiène, de l'alimentation, des facteurs complémentaires que nous examinerons plus loin, l'amélioration d'une race dépend essentiellement des méthodes de reproduction.

B. — Amélioration par sélection

La sélection est la méthode consistant à faire reproduire les individus choisis en vue de la conservation de l'amélioration d'une race. La sélection s'oppose donc au croisement : avec la première on ne sort pas de la race, avec la seconde on mélange les races entre elles : « Sélectionner une race, c'est la faire progresser par ses propres moyens, sans l'intervention de reproducteurs étrangers. La race conserve ainsi toutes ses qualités d'adaptation au milieu, de résistance au

climat et aux causes de maladies, tout en bénéficiant des avantages qui sont apportés par la multiplication d'une élite de reproducteurs, d'abord en minorité, mais qui passe bientôt au rang d'une majorité respectable lorsque les éleveurs s'associent dans une organisation méthodique. » (Dechambre : Zootechnie générale.)

Pour obtenir des résultats certains et rapides par la sélection, trois règles essentielles sont à suivre :

- a) Connaissance des caractères de la race ;
- b) Appareillement de la conformation et des aptitudes ;
- c) Elimination des sujets défectueux.

Malgré l'apport de races étrangères, il y a encore, en Algérie, des chevaux bien conformés, de race indigène, capables de former un noyau important de chevaux algériens. Il suffirait de les rechercher dans les régions du Sud, en particulier dans le Hodna, où l'Arabe conserve religieusement la race laissée par ses ancêtres.

La Remonte s'occupe d'ailleurs sérieusement de la réquisition de ses chevaux et l'on peut voir dans les Dépôts de forts beaux modèles de barbes et d'arabes-barbes.

Cette sélection devrait aussi se poursuivre sur la femelle qui, trop souvent, est d'une conformation défectueuse. Dans les Dépôts de Remonte principaux, où le chef est un officier ou un sous-officier, le contrôle des animaux est strict ; malheureusement, dans les stations, les hommes qui sont à la tête sont trop souvent peu aptes à apprécier la valeur des juments.

Aidée d'une bonne alimentation, la sélection peut améliorer le cheval algérien au point d'en faire un bon limonier. On peut trouver, dans le département de Constantine surtout, des modèles de cette race mesurant 1 m. 58 à 1 m. 62 et pesant 475 à 550 kilos.

Ne voyons-nous pas, d'ailleurs, certains de ces individus rendre de loyaux services aux cultivateurs et tirer la charrue pendant toute une journée ? En sélectionnant les mâles et les femelles de ce modèle et en les nourrissant copieusement, on arriverait à créer un cheval agricole avec l'élément local. Le résultat serait des meilleurs au point de vue économique. Non seulement les éleveurs ne seraient pas obligés d'aller acheter à gros frais des chevaux dans un pays éloigné, mais

encore ils auraient une race habituée au climat, donc résistant aux maladies.

Pour être efficace, cette sélection doit supprimer les individus défectueux ; cette mesure est indispensable si l'on veut progresser. Il faut empêcher les mauvais de laisser des descendants, car, comme ils sont les plus nombreux, le travail d'amélioration n'avancera que très lentement.

Il n'est guère possible, en Algérie, étant donnée la pénurie actuelle du bétail, de supprimer systématiquement toutes les femelles défectueuses, mais il est facile d'éliminer les mâles, et cela par la castration.

La castration a été est encore beaucoup combattue en Algérie. On lui oppose les coutumes et les goûts des Arabes. Ceux-ci n'aiment pas les hongres, parce qu'ils ont moins de brillant.

C'est pourquoi, d'ailleurs, ils préfèrent les mâles aux femelles. Il sera cependant nécessaire, pour éviter que les animaux tarés fassent la saillie, le plus souvent clandestinement dans un fondouck ou dans les champs, de castrer ces chevaux. On y gagnerait aussi au point de vue de la conformation de l'animal ; sans rien enlever à ses qualités, le cheval aurait son encolure allégée, et sa croupe s'étofferait.

Cette castration ne devra pas s'effectuer trop tôt, cependant il ne faut pas attendre la fin de la croissance. L'âge de quatre à cinq ans semble le meilleur. Le mode opératoire que l'on doit préférer est la méthode par les casseaux à testicules couverts. Aureggio conseille de pratiquer cette opération en été. Nous ne croyons pas que cette époque soit favorable, à cause des mouches qui infectent les plaies. Le meilleur moment est le printemps, et, pour les chevaux tardifs, l'automne. Pendant ces saisons intermédiaires, les plaies se cicatrisent mieux et les animaux ne sont pas gênés comme pendant les fortes chaleurs de la présence des mouches.

Malgré tout ce que l'on puisse faire au point de vue hygiène, alimentation, choix de reproducteurs, la sélection ne pourra être efficace sans le développement d'Associations ou Syndicats d'élevage et sans la diffusion des Livres Généalogiques. S'il existe en Algérie des Syndicats d'élevage, trop de colons restent encore isolés ; ils ne veulent pas comprendre le bénéfice qu'ils peuvent tirer de l'effort commun. Le Stud-

Book de la race barbe date de 1886, mais il est encore trop souvent oublié. Il faudrait le faire connaître davantage aux colons et particulièrement aux éleveurs.

C. — Amélioration par croisement

Avant de parler du croisement et de ses avantages, il est bon, croyons-nous, de donner quelques définitions pratiques. Nous empruntons ces définitions au traité de M. Dechambre : « Zootechnie Générale ».

« Le croisement est la méthode qui met en présence deux reproducteurs de races différentes. Les produits portent le nom de métis. »

On distingue plusieurs sortes de croisement. Croisement de retrempe, croisement continu ou de substitution, croisement alternatif, croisement de première génération et croisement à rebours.

Les trois premières sortes de croisement se définissent par le qualificatif qui les désigne. Nous insisterons davantage sur les deux dernières, qui nous intéressent plus particulièrement.

Le croisement de première génération est « un procédé permettant l'obtention de métis demi-sang qui ne seront jamais utilisés pour la reproduction et dont les aptitudes mixtes seront exploitées immédiatement ». L'opération reste limitée au premier croisement ; l'union des reproducteurs des races pures a lieu chaque fois que de nouveaux métis sont nécessaires ; jamais les demi-sang qui nous occupent ne proviennent de la reproduction d'autre demi-sang.

Le croisement à rebours est celui qui fait intervenir la femelle pour l'apport de sang nouveau.

AMELIORATION DU CHEVAL DE SELLE

Malgré quelques beaux types de chevaux algériens, il est bien certain que ces modèles sont trop rares pour former rapidement par leur seule multiplication une race de selle. L'on avait pensé, tout au début de la colonisation, à l'infusion du sang anglais. Nous avons vu la lourde faute commise par ces éleveurs, qui ne tinrent aucun compte du tempérament de chacun des animaux, ni du climat, ni de l'hygiène.

La seconde idée, celle qui fit appel au cheval arabe, fut bien meilleure. Elle mérite d'être suivie encore aujourd'hui. Nous avons vu, dans le paragraphe des origines, que le barbe et l'arabe étaient de même souche ; dans le cheval algérien, il existe déjà du sang arabe ; le cheval arabe est un animal cosmopolite ; il peut être transporté en tous les continents sans subir la crise d'acclimatement ; il est d'une beauté plus grande, d'une taille plus élevée que le cheval algérien ; il est donc tout indiqué pour l'amélioration du cheval de selle en Algérie.

Les reproches que l'on peut faire au cheval algérien sont d'être d'une taille un peu petite, d'avoir une épaule inclinée, une croupe avalée, des jarrets coudés. L'arabe, par sa taille et sa conformation extérieure, sera le type pour corriger ces défauts. Il ne faut tout de même pas aller trop loin et infuser trop de sang arabe. On doit rester dans un juste milieu, l'arabe étant moins rustique et demandant plus de soins que le barbe. Le mieux serait de ne pas dépasser le quart de sang arabe. Les militaires, en particulier, ont trop tendance à faire couvrir les juments par les étalons arabes. Il semble cependant qu'ils aient compris maintenant les dangers de cette trop grande infusion de sang. Nous savons qu'actuellement, dans certains Dépôts de Remonte, en particulier dans celui de Sétif, le capitaine recommande de donner aux juments demi-sang arabe-barbe non pas l'étalon arabe, mais le barbe, pour obtenir un produit trois-quarts barbe-un quart arabe, qui répond exactement au type désiré.

AMELIORATION DU CHEVAL DE TRAIT

L'agriculture algérienne manque de chevaux pour ses services. Le petit cheval local ne répond que très rarement aux besoins journaliers. Le cheval algérien est trop léger pour les travaux des champs. Il faut, pour le colon, un animal pouvant être utilisé aussi bien à la charrue qu'au transport des produits du sol. Trouette définit le cheval agricole un cheval modeste qui, sans prétendre à la première place, possède des qualités d'endurance, de motricité, qui a suffisamment de masse, d'énergie, de calme et un peu d'allure et qui, en outre, est d'exigences alimentaires restreintes ; « ce n'est pas le cheval à deux fins, c'est le cheval à tout faire ».

Comme nous l'avons vu ultérieurement, l'on pourrait, par une sévère sélection et par une alimentation appropriée, former avec l'élément local un type de cheval répondant à toutes ces exigences, mais le travail est de longue haleine et il faudrait l'association de nombreux éleveurs pour aboutir au bout d'un certain temps à un résultat appréciable.

Il faut cependant aller vite, il est donc nécessaire de faire du croisement et d'importer une race plus lourde que la race locale. L'on se heurte alors à la grave question de l'acclimatement.

On a beaucoup parlé sur cette question. On a prétendu que l'acclimation faisait subir aux animaux une telle dégénérescence qu'au bout de la première ou la deuxième génération, l'animal prenait tous les caractères de la race indigène. L'expérience prouve que pendant que l'acclimation s'effectue, la condition physiologique n'est plus normale, il y a affaiblissement temporaire, comme dans toute indisposition. La vie ne s'exécute réellement plus dans la plénitude de ses actes, mais dès que la nature a pu s'habituer aux nouvelles circonstances, dès que l'acclimatement est complet, tous les rouages sont rendus à leur activité primitive, l'équilibre est rétabli entre les fonctions organiques, et la vie revient à son système ordinaire.

Les effets de l'acclimatement sont encore plus appréciables chez la femelle que chez le mâle. Dans la première année et parfois la seconde, le peu de produits que l'on obtient du

mâle n'ont pas très grand mérite, tandis que chez les femelles, tant qu'elles ne sont pas guéries de la perturbation qu'éprouve l'économie sous des influences nouvelles, les avortements sont fréquents et les produits réussis sont fort rares ou tout au moins incertains.

Il résulte de ces faits que, pour l'importation en Algérie d'un sang nouveau, il faut :

1° S'adresser à une race qui ne subisse pas trop les effets de l'acclimatation, donc, dont le climat et la vie se rapprochent de la race algérienne ;

2° S'adresser de préférence à des mâles plutôt qu'à des femelles ;

3° Laisser le temps aux animaux de s'habituer aux influences extérieures avant de les livrer à la reproduction.

En France, la race qui répond le mieux aux exigences demandées est la race bretonne. D'ailleurs, l'expérience nous a montré que, seul, le breton pouvait réussir en Algérie, et, s'il n'y avait que l'expérience pour nous guider, il faudrait l'accepter sans chercher autre chose, mais les données scientifiques sont d'accord sur les résultats obtenus.

Dechambre signale qu'aux xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, des croisements furent pratiqués en Bretagne avec les chevaux arabes. Le climat breton, doux et tempéré par le Gulf-Stream, se rapproche de celui de l'Algérie. Le breton a été croisé avec toutes les races : normande, danoise, boulonnaise, percheronne ; ses caractères primitifs sont toujours restés : tête camuse, croupe avalée. Transporté hors de son pays, il transmet aux métis son modèle et ses dispositions.

Parmi les différentes sous-races de chevaux bretons, nous choisirons de préférence le modèle propre au trait, semi-gros, semi-rapide. On le rencontre dans le Finistère et les Côtes-du-Nord, en particulier dans l'arrondissement de Lannion, dans les cantons de Pleneuf et de Lamballe et dans la partie sud de l'arrondissement de Saint-Brieuc.

Depuis longtemps les éleveurs ont vu les avantages qu'ils pouvaient tirer de l'importation du breton, et chaque année le nombre de ces chevaux introduits en Algérie augmente. Les chiffres ci-dessous sont assez éloquents :

En 1922 il y eut 546 importés

1923	—	1.397	—
1924	—	1.473	—
1925	—	880	—
1926	—	1.617	—
1928	—	2.405	—
1929	—	2.073	—

On aura soin de choisir un cheval pesant 500 kilogs environ, à proportions médiolignes, aussi haut que long, à forme trapue, d'une taille au garrot variant entre 1 m. 58 et 1 m. 62, de périmètre thoracique 1 m. 85. Il faut veiller à l'intégrité des membres et des pieds et porter une grande attention sur les aplombs.

Nous avons vu qu'au point de vue économique il valait mieux importer des étalons plutôt que des juments. L'importation se fera de préférence au printemps. La première année, il sera bon de ne pas faire faire la monte à ces étalons, l'on n'obtiendrait qu'un petit nombre de produits et ceux-ci seraient, pour la plupart, mal faits. Il sera préférable de soigner l'alimentation et l'hygiène de ces chevaux, afin qu'ils s'habituent au climat. La nourriture sera surveillée de très près ; elle se rapprochera autant que possible de celle que l'animal trouve dans son pays d'origine. On aura soin, en hiver, de veiller à ce que l'animal soit toujours à une température modérée. Avec toutes ces précautions l'étalon subira avec facilité la crise d'acclimatation et la deuxième année il pourra être livré à la monte.

Les juments que l'on donnera aux bretons seront choisies parmi les plus étoffées. On aura soin de prendre des poulinières sans tares et de veiller tout particulièrement à l'ampleur du bassin. Cette dernière condition est très importante, le fœtus pourra se développer plus aisément dans le sein de la mère et l'on évitera ainsi les dystocias dues à l'excès de volume du fœtus.

Les produits métis ainsi obtenus auront les caractères dominants de leurs parents. Le cheval breton a pour réputation d'être un bon raceur, il donnera à ses élèves son format et ses aptitudes ; la mère, au contraire, donnera sa résistance au climat et aux maladies du pays. L'expérience a montré la réalité de ces faits. Les poulains obtenus par

croisement de la jument algérienne avec l'étalon breton sont trapus, vigoureux, propres aux services agricoles et sont adaptés au pays.

Il faut avoir soin, malgré tout, de l'alimentation et de l'hygiène de ces animaux métis. Si on les abandonne aux durs traitements imposés au cheptel algérien, ils finissent par dégénérer. Il faut autant de soins pour les métis que pour les animaux importés : une nourriture saine et abondante, une bonne hygiène sont les deux conditions principales du succès.

Les métis obtenus ne devront en aucun cas être utilisés pour la reproduction. Avec le croisement de première génération l'on obtient des animaux d'un format-type, car les produits héritent des caractères dominants de leurs parents, mais si l'on fait reproduire les métis entre eux, les caractères récessifs ou secondaires des parents apparaîtront à la deuxième génération, et nous aurons alors des animaux qui seront dissemblables et qui tireront soit du père ou plus souvent de la mère.

Dans aucun cas il ne faudra prendre les mâles métis pour la reproduction, ils devront subir l'opération de la castration. Si l'on veut utiliser les propriétés reproductrices des femelles, on sera aiguillé dans deux directions : ou bien donner à l'étalon breton ces femelles métisses pour l'obtention des trois quarts de sang breton acclimatés, ou bien les donner au baudet pour faire de l'industrie malassière.

Il faut bien remarquer qu'en Algérie le colon a de plus en plus tendance à produire des mulets. Ces animaux sont beaucoup plus résistants, beaucoup plus sobres que le cheval ; ils servent à tous les besoins, ils sont attelés aussi bien pour un travail lent que pour traîner les fourgons à une allure moyenne. C'est réellement l'animal à tout faire. Le mulet est apprécié des colons, car il est rarement malade, il a une résistance exceptionnelle, il est très peu souvent taré, et si parfois il l'est, il remplit ses services de la même façon.

La question du mulet en Algérie demanderait une étude spéciale et pourrait faire l'objet d'une thèse. Nous ne nous étendrons pas outre mesure. Nous ajouterons simplement

que sa provenance est double : on l'obtient par les plus fortes juments algériennes, et, comme nous l'avons indiqué, par les juments croisées ; les produits obtenus par ces dernières sont d'un format beaucoup plus fort et doivent être préférés aux autres. Les baudets sont importés, pour la plupart, d'Espagne. La région de Vic fournit le plus grand nombre de l'effectif. Ces baudets espagnols résistent mieux au climat que ceux du Poitou ou même des Pyrénées françaises.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de l'importation des étalons ; c'est surtout dans un but économique que nous nous sommes placé. Quelques juments bretonnes pourront cependant être importées utilement. On aura soin, pour cela, de choisir des femelles pleines. Les pouliches qui naîtront seront données soit à l'étalon breton, soit au baudet. Les poulains feront, en ayant soin de les nourrir copieusement, des étalons qui, étant nés en Algérie, ne subiront pas la crise d'acclimatation. Ce procédé a encore été très peu tenté, actuellement, il mérite cependant d'être retenu.

Malgré tous les efforts que l'on puisse faire dans le choix des animaux reproducteurs, on n'aboutira jamais à aucun résultat, si l'on n'a pas soin de veiller à l'hygiène et à l'alimentation du bétail.

I. — HYGIÈNE

Les deux principaux agents de l'hygiène qui réagissent sur les animaux d'une manière sensible et que l'homme peut modifier sont le sol et les habitations.

1° *Le sol.* — Par ses propriétés physiques et chimiques, le sol règle la constitution des végétaux qui le couvrent et qui servent d'aliments. Il exerce son influence sur le tempérament, la constitution, le développement des animaux.

S'il pleuvait en Algérie aussi souvent qu'en France, notre colonie serait le pays le plus beau et le plus fertile du monde. Avec un beau soleil, de l'eau en quantité suffisante et un bon sol, on peut obtenir tout ce que l'on désire. Si les ressources naturelles du pays étaient fécondées par des irrigations, par le reboisement des montagnes, l'Algérie pourrait devenir une pépinière d'excellents chevaux parfaits.

tement appropriés aux conditions naturelles de son agriculture.

Pour restaurer les pâturages il faut, en plaine et en pays de culture, soit utiliser les pluies locales ou l'humidité atmosphérique par le dryfarming, soit employer par l'irrigation les eaux superficielles ou souterraines, en faisant des bassins de réception sur les plateaux et les montagnes, soit au moyen de puits, de barrages, de réservoirs dans la plaine. Dans les régions accidentées où l'inclinaison est trop accusée pour permettre la culture, il faut non pas labourer, comme le font trop souvent les indigènes, mais établir des banquettes, des terrasses et, à la faveur de ces aménagements, multiplier les plantes annuelles, puis vivaces, ainsi que les arbres et les arbustes. Le problème consiste donc à emmagasiner l'eau de pluie dans le sol, en évitant le ruissellement et l'érosion. On croit, à tort, qu'il tombe peu d'eau en Algérie ; il y pleut moins fréquemment qu'en France, mais on y constate souvent 1 m. 20 d'eau. En Algérie, faute d'une bonne utilisation des eaux, la terre est desséchée et la végétation herbacée complètement anéantie dès les premiers jours du mois de juin.

En Afrique du Nord on fait encore un faible usage des engrais. Pour une superficie cultivée de 7 millions d'hectares, on n'emploie guère que 150.000 tonnes d'engrais divers. Ceci tient surtout à ce que 85 % des terres est entre les mains des Arabes. Chez l'Européen, l'abstention de l'usage des engrais est liée souvent à l'ignorance et à la routine, à l'insuffisance de fumier et à la conviction que les terres sont assez riches. La fertilité naturelle des terres algériennes a été réduite par la modification de l'assolement primitif, l'adoption de la jachère travaillée, la suppression de pacage et de la fumure organique qui en résultait. Dès 1903, l'excellent agriculteur G. Ryf disait de la Tunisie : « L'épuisement graduel des terres à la suite d'une série de récoltes plus ou moins abondantes se manifeste de plus en plus. La restitution des éléments nutritifs du sol s'impose donc et devient une question initiale. » On a songé immédiatement au fumier, qui est un engrais parfait par l'apport de ses éléments fertilisants ; il améliore les propriétés physiques, chimiques et biologiques de la terre arable, il la rend plus

hygroscopique et susceptible de retenir une plus grande quantité d'eau qu'il cède lentement aux plantes. Le fumier est rare et notoirement insuffisant en Algérie, souvent aussi mal préparé. L'emploi des fumures minérales est donc indispensable. Malheureusement, il est beaucoup plus délicat qu'en France et donne lieu parfois à de sérieux mécomptes ; il conduisit souvent à des insuccès. L'on a constaté que les années de sécheresse sont plus néfastes aux récoltes ayant reçu des engrais qu'à celles en ayant été privées. C'est ce que les esprits simplistes expriment en disant que l'engrais a brûlé la plante. Les conditions climatiques jouent un rôle capital dans l'assimilation et l'utilisation des engrais par les plantes et souvent ces conditions sont défavorables dans les pays méridionaux. Cependant, à côté de ces insuccès, il faut reconnaître que la fumure des terres a, par contre, fourni d'excellents résultats dans des cas beaucoup plus nombreux encore. Pour obtenir, en Algérie, de bons effets avec les engrais, il convient :

a) D'adopter un assolement qui ménage les disponibilités aqueuses du sol ;

b) De pratiquer des labours profonds ou tout au moins le sous-solage, permettant aux fines et longues racines de descendre le plus loin possible, et aux eaux pluviales de s'accumuler dans les couches inférieures ;

c) De multiplier les façons d'entretien qui, en détruisant les mauvaises herbes et rompant la capillarité, diminueront l'évaporation du terrain et maintiendront ses réserves d'eau ;

d) De déterminer, par des analyses, la nature, la dose et les rapports des différents engrais à apporter et ne pas se contenter d'un seul élément fertilisant ;

e) D'enfouir les engrais le plus longtemps possible avant les semailles par un labour et, au besoin, sur la jachère, plusieurs mois avant les semis ou la plantation.

2° *L'habitation.* — Nous avons vu, dans un autre chapitre, dans quelles conditions lamentables étaient logés, en Algérie, les animaux. Les conditions hygiéniques du logement ont pourtant une grosse influence sur l'avenir zootechnique des individus et des races. Trop souvent les écuries sont basses, mal aérées, mal entretenues, rarement nettoyées et désinfectées. Trop souvent aussi les animaux couchent pendant

toute l'année sous aucun abri et sont exposés à toutes les intempéries.

Les éleveurs doivent être instruits du rôle favorable qu'exercent sur la santé le développement et le rendement des animaux, des habitations convenablement entretenues, saines et propres.

A côté de l'hygiène de l'habitation, il faut placer celle de la peau, « le pansage énergique agit comme l'air vif et sec, comme les herbes odorifiantes des bons pâturages, comme les meilleurs condiments. Il rend la peau fine et souple, les membres fermes, le tempérament équilibré, la constitution robuste ».

II. — ALIMENTATION

L'alimentation a une telle importance chez l'individu qu'elle y produit des transformations considérables. Pour que son influence soit favorable, il faut que le régime alimentaire soit abondant, nutritif, régulier.

Les sujets, abondamment nourris en apparence, ne sont pas toujours les mieux alimentés ; il est nécessaire d'adapter le régime alimentaire au travail ou à la destination de chaque individu. Une bête de boucherie ne sera pas nourrie de la même façon qu'une vache laitière, une poulinière n'aura pas l'alimentation donnée à un cheval de travail.

Cette bonne alimentation sera régulière pour assurer le développement normal de l'individu pendant la période de croissance.

Une alimentation rationnelle est à la base d'un développement hâtif de l'individu. On obtient ainsi des animaux précoces, dont le développement sera total avant l'âge adulte, et c'est là une question économique de grande importance.

En Algérie, il serait nécessaire de modifier la qualité et la quantité de la nourriture des animaux. Le cheptel y gagnerait à tous les points de vue. Il faudrait que le colon améliore ses méthodes culturales et qu'il fasse des provisions pour l'hiver. L'Européen sait prévoir pour la mauvaise saison et met en réserve de la nourriture, mais l'indigène est beaucoup trop insouciant pour penser à l'avenir. Il y a là une grosse question d'éducation.

CONCLUSIONS

Malgré les méthodes primitives employées encore en Algérie, malgré une végétation défavorable pour l'élevage, malgré un climat rude et sévère, l'Algérie possède une race de chevaux incomparables ; avec leur petite taille, ils sont d'une force et d'une énergie que l'on ne rencontre pas chez les autres chevaux de même format ; ils sont d'une sobriété et d'une endurance qui les rendent les meilleurs chevaux de guerre.

En parlant du cheval algérien, J. H. Magne s'exclame :

« Il y a dans cette partie de l'Afrique ce je ne sais quoi qui fait que les chevaux prospèrent, qu'ils sont forts, rustiques, sobres ; qu'ils ont une vue excellente, des pieds d'acier, des articulations élastiques et des muscles puissants. »

Tel qu'il est, le cheval algérien ne peut suffire cependant à tous les besoins locaux, il demande certaines améliorations qui le rendront plus apte aux services demandés. Il ne faut pourtant pas perdre de vue qu'en Algérie il y a des conditions spéciales qui ne permettent pas de grandes modifications.

L'amélioration du cheval de trait sera entièrement entre les mains des Européens. Eux seuls sont capables de produire, par des croisements appropriés, un cheval lourd, pouvant servir de tractionneur. Il répugne d'ailleurs à l'Arabe de donner sa jument à un cheval français. Dans cette tâche, le colon n'agira pas seul, c'est un travail pénible et coûteux. Une association de colons est nécessaire, elle aura son ou ses étalons qui serviront à la communauté. Ce n'est qu'à cette condition que l'on pourra faire, en Algérie, une transformation rapide et efficace de la race chevaline.

Le cheval de selle sera, lui, laissé aux Arabes. Ils savent, mieux que tout autre, faire l'élevage de ce cheval. Le colon s'y adonne peu ou point ; il y trouve trop de déboires. La

grande erreur serait de détruire le cheval arabe ; il reste, malgré tout, le meilleur cheval de guerre, quoiqu'aujourd'hui l'armée préfère le gros cheval de selle ou le cheval de trait. Cet élevage se fera par la collaboration de la Remonte et des Arabes. Il faut reconnaître d'ailleurs que la Remonte remplit sa tâche délicate d'une façon remarquable. Il est difficile de changer les méthodes d'élevage des Arabes. Il faudrait modifier leurs habitudes, leurs principes économiques, leurs aspirations, leurs goûts. Pendant la plus grande partie de l'année, les Arabes sont dépourvus de ressources. Ils ont pour principe de vivre au jour le jour. Leurs récoltes, ramassées et vendues, ils paient leurs dettes, achètent quelques nourritures, et, s'il leur reste quelques subsides, ils en profitent pour acheter une femme. La vie est douce durant deux ou trois mois, puis la mauvaise saison arrive, et avec elle la misère. L'Arabe subvient alors à ses besoins au moyen de rapines. Il n'a plus rien à manger pour lui et sa nombreuse famille ; son cheval souffre de la disette et est obligé de se nourrir de l'air du temps et des plantes spontanées qui poussent autour du gourbi. Vouloir changer les habitudes de l'Arabe serait vouloir transformer l'Arabe lui-même. Sa vie est faite toute entière d'insouciance, de paresse, de lucre. On ne peut songer, du jour au lendemain, à modifier d'une façon si profonde ce caractère. Le cheval algérien est adapté aux habitudes, aux mœurs des Arabes ; il sait se plier aux caprices, aux souffrances, aux privations que lui impose son propriétaire. Nul autre cheval ne pourrait être aussi souple que lui, si bien qu'il faut se demander si l'on doit tenter d'améliorer profondément le cheval local.

Vu : le Doyen,
BALTHAZAR.

Vu : le Président de la Thèse,
GOSSET.

Vu et permis d'imprimer,

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- AUREGGIO. — *Les chevaux du nord de l'Afrique.*
BATTANDIER et TRABUT. — *L'Algérie*, 1898.
BERNIS. — *Notes sur les courses d'Alger.*
CLAUDE. — *Espèce chevaline et asine en Algérie*, 1889.
— Le cheval barbe. (*Thèse de doctorat vétérinaire.*)
CORNEC. — *Exportation du cheval breton. (Thèse de doctorat vétérinaire, Paris, 1931.)*
DAUMAS (Général). — *Les chevaux du Sahara.*
DECHAMBRE. — *Zootchnie générale.*
— *Zootchnie : Espèce chevaline.*
— *Conférence faite aux Jaurnées Vétérinaires d'Alfort en 1929.*
— *Cours professé à l'Ecole Vétérinaire d'Alfort en 1932.*
DESCOURS. — *Etat actuel de l'élevage libre en Algérie. (Revue Agricole et Viticole, 1912.)*
DELTON. — *Les chevaux d'Algérie et de Tunisie.*
DIFFLOTH. — *Anes et mulets (1918).*
— *Zootchnie coloniale (1918).*
DONATIEN. — *Conférence aux Journées Vétérinaires d'Alfort, 1931.*
GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — *L'élevage dans l'Afrique du Nord.*
GOURDON. — *Le cheval arabe et le cheval barbe.*
HUGEL (Vétérinaire à Bône). — *Le cheval barbe.*
JULIEN. — *Industrie chevaline et mulassière en Algérie (1903).*
LACROIX. — *Le cheval de l'Afrique du Nord dans l'antiquité.*
GAYOT (Eug.). — *La France chevaline (1850).*

- LE NACERI. — *Traité complet d'hippologie et d'hippiatrie* (3 vol.), traduit de l'arabe d'Abou Bekr Ibn Bedr par M. Perron (1852).
- LESTOQUARD. — *Cours professé à l'Institut Vétérinaire exotique d'Alfort* (1932).
- MAGNE. — *Des connaissances hippiques chez les Arabes.*
— *Races chevalines*, leur amélioration.
- PESLE. — Production du cheval de trait en Algérie. (*Congrès des agriculteurs de Constantine*, 1909, p. 148).
Revue zootechnique, janvier 1929.
- THIERRY. — *L'âne et le mulet.*
- TROUETTE. — *La Vie agricole : les chevaux* (avril 1930).
— *La Vie à la campagne : les chevaux barbes dans l'Afrique du Nord* (octobre 1930).
- TROUETTE. — *Congrès de la production animale* (1931).
— *Le cheval agricole en Algérie.*
— *L'élevage indigène en Algérie* (1930).
— *L'industrie mulassière.*
- VALÉE DE LONÇAY. — *Le cheval algérien.*

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE PREMIER. — <i>Géographie</i>	9
Département de Constantine	11
CHAPITRE II. — <i>Etude des Races</i>	13
I. — Origine du cheval algérien	13
II. — Caractéristiques des races	15
III. — Etude du cheval dans le département de Constantine	21
CHAPITRE III. — <i>Conditions actuelles de l'élevage</i>	27
I. — Reproduction	27
II. — Elevage, gardiennage, habitation	32
III. — Régime alimentaire	34
CHAPITRE IV. — <i>Utilisation, commerce, débouchés, avenir économique</i>	37
Utilisation	37
Commerce, débouchés, avenir économique	39
CHAPITRE V. — <i>Maladies</i>	41
I. — Maladies microbiennes	41
II. — Maladies parasitaires	43
III. — Maladies de la nutrition	45

CHAPITRE VI. — <i>Améliorations</i>	51
A. — Historique	51
B. — Amélioration par sélection	54
C. — Amélioration par croisement	57
CONCLUSIONS	67
BIBLIOGRAPHIE	69



